

N°10 Revue littéraire 1996 -25 F.

TEMPÊTES
SOUS UN CRÂNE

Directeur de la publication
Pascal Rougé

Illustrateurs
Arno Barthélémy
Philippe Harnois
Manuel Cortella
Tanguy

Photographie de couverture
Le coiffeur à Ervedosa
Do Douros (Portugal)
Georges Dussaud

CORRECTEURS
Jean-Louis Lozac'hmeur
Régine Rioult
Nicole Conquer

CONCEPTION GRAPHIQUE
sur une idée de Bertrand Thouault
Arnaud Levacon
Nicole Conquer
Pascal Rougé
Jacques Quentin

Impression
Heklev
17 av. Chardonnet
35200 Rennes

Abonnement :
100 F / 4 numéros
Soutien : 150 F / 200 F
ou plus.

Adresse :
Association Sans Titre
Tempêtes sous un crâne
BP 641 - 35008 Rennes Cedex

Dépôt légal n° 1090 Ille-et-Vilaine
ISSN 1265-9703

Sommaire

à Antoine mon fils,
à Églantine ma fille,
et à Valérie ma bien-aimée.

2 EDITO

TEXTES

3 - Le veilleur de Brumes (extrait) ***de Jacques Josse***
4 - Le mal mystérieux ***de David Ejchenbaum***
7 - Cap sur elle ***de Serge Meunier***
10 - Entrer dans le jeu des goélands ***de Jean-Pierre Colleu***
12 - G. Parac ***de Nicolas Janvier***
14 - Ange Perdu ***de Jean-Louis Lozac'hmeur***
16 - Monsieur Désire ***de Raymond Paulet***
18 - Un beau feu d'artifice ***de Lucien Meyronein***
20 - Cogito-Club

ENTRETIENS

21 - **Hervé Jaouen**
interviewé par Briac Prévan
28 - **Eric Holder**
interviewé par Lucien Meyronein et Pascal Rougé
31 - **Jean-Luc Steinmetz**
interviewé par J.-L. Lozac'hmeur, P. Rougé et R. Rioult

ARTICLES

37 - Approche de Georges Perros ***d'Yves Landrein***
40 - Calaferte, toujours vivant ***de Briac Prévan***
43 - Je hais la publicité ***de Frédéric Vianlatte***
44 - "Un homme fini" (Giavanni Papini) ***de Jean-Claude Leroy***
47 - L'avènement de René Char ***de Dominique Sineux***

"Je suis un vieux peau-rouge qui ne suivra jamais la file indienne"
Achille Chavée (1906-1969)

TOUJOURS AU BORD DE LA RUPTURE, AVEC CES ENVIES PARFOIS DE TOUT ENVOYER PROMENER(1), CETTE PETITE REVUE N'EN CONTINUE PAS MOINS DE PISTER DE NOUVEAUX TIPIS POUR POSER SON SAC. LA PLAINE EST VASTE, SOUVENT BALAYÉE DE RONCES ET LE SOL ARIDE. A L'OMBRE DE CACTUS GÉANTS, UN SERPENT SE LOVE SOUS LE VENIN DU SOLEIL. IL Y A BIEN DU VAUTOUR DANS CETTE ESCOUADE DE COYOTES QUI, PLUS LOIN, SINUE À L'AIDE DE LEUR MUSEAU BOUSSOLE. LEUR MANQUE QUE LES AILES. INTRIGANTS ET INTRIGUÉS, DES CHACALS ECZÉMATEUX AUX OREILLES ÉPOINTÉES OBSERVENT CE DÉSOLANT DÉSERT SUR UN TERTRE SAFRAN. A L'HORIZON, AUX PIEDS DE QUELQUES ROCHEUSES, ON DISTINGUE LE TORTILLON D'UNE FUMÉE ALLÈGRE, LE DIAMANT D'UN FEU... SERAIT-CE UN BIVOUAC ?

LEURS MONTURES SONT À L'ÉCART, ENCORE FRÉMISSANTES, LEURS RÊNES ÉPINGLÉES DANS LES RETS D'UNE BROUSSAILLE. ILS SONT PLUSIEURS TENANT À LA FOIS DU COW BOY ET DU SIOUX. ASSIS, AUTOUR DE CE QUE D'AUCUNS DIRONT LE FEU SACRÉ, ALORS QUE SE BRÛLE LÀ QUELQUE CHOSE DU MONDE. LES UNS JETTENT LES ORIPEAUX D'UNE HAINE VÉTUSTE, D'AUTRES DE FATS IMPEDIMENTA, TOUS SE PURGEANT À L'EXTRÊME. A CHAQUE ÉTAPE (CELLE-CI EST LA DIXIÈME D'UN DÉJÀ LONG VOYAGE), ILS RENOUVELLENT CETTE MÊME CÉLÉBRATION. CE SONT DES HOMMES DE LA FRONTIÈRE, DU DÉNUEMENT, DU MÉTISSAGE...

PEUT-ÊTRE FAUDRAIT-IL VOIR LÀ LES TOUT DERNIERS MOHICANS DE FENNIMORE COOPER ? OU BIEN DE JEUNES AUTEURS QUI, À L'ORDINAIRE, TIRENT DE LEUR CARQUOIS DES FLÈCHES NOURRICIÈRES ET DE LA POUDRE DE LEUR COLT DES RAISONS DE SE DÉFENDRE ? UN WESTERN EN SOMME DONT LES HÉROS SERAIENT LA CARTOUCHE DE *L'IDEA* ET LE MOT *DÉFINITIVEMENT* TOUCHÉ DANS LA PHOSPHORESCENTE POUSSIÈRE DE LA PAGE ! A MOINS QU'IL NE S'AGISSE AU CŒUR DE CE FEU DE CAMP DE BRÛLER JUSQU'AU DERNIER FEUILLET D'UN CARNET DE ROUTE, LEUR PROPRE MÉMOIRE ?

.

IL EST ASSEZ INTÉRESSANT (OU NAVRANT, C'EST SELON) DE VOIR TOUT UN PAN DE LA LITTÉRATURE ACTUELLE ÉVOLUER SUR LE MODÈLE DES RÉSERVES INDIENNES. COMME S'IL S'AGISSAIT DE *SAUVER* LA CONTINUITÉ DE L'ESPÈCE D'UNE LITTÉRATURE D'EXCEPTION EN VOIE D'EXTINCTION. C'EST AINSI QUE S'EST DRESSÉ, DEPUIS LE DÉBUT DES ANNÉES 90, LE CORDON SANITAIRE D'UNE LITTÉRATURE PROPHYLACTIQUE FACE À DES ÉCRIVAINS ET DES ÉDITEURS QUI ONT CERTES GAGNÉ L'UNIVERS MAIS QUI N'EN ONT PAS MOINS PERDU LEUR ÂME. CET AMÉNAGEMENT EN ZONES PROTÉGÉES EN DIT LONG DES MENACES QUI PÈSENT SUR LA LITTÉRATURE AUJOURD'HUI. ON BAIGNE DANS LA PURE EAU D'UN MANICHÉISME MARCHAND OÙ D'UN CÔTÉ IL Y AURAIT UNE LITTÉRATURE D'OUTSIDER, MINORITAIRE, QUASI-SURNUMÉRAIRE DU FAIT DE L'EXIGENCE QUI L'AVIVE (MAIS QUI NE TROUVE PAS SON PUBLIC) ET DE L'AUTRE CELLE DES CHARMEURS DE SERPENT, DES PERROQUETS PLÉBISCITÉS, DES MULOTS D'ANTENNE DU SERVICE APRÈS-VENTE. SI CE N'ÉTAIT QUE CELA, CETTE LITTÉRATURE BÂILLONNÉE NE POURRAIT À LA RIGUEUR S'EN PRENDRE QU'À ELLE-MÊME ! APRÈS TOUT, QU'EST-CE QUI L'EMPÊCHE DE FAIRE MONTRE DE PLUS D'AUDACIEUSE VISIBILITÉ ?

JUSTEMENT, LE MÉTIER DE SOURCIER DES PETITS ÉDITEURS SOUFFRE D'UN COMPLEXE D'INFÉRIORITÉ AUPRÈS DE CERTAINS LIBRAIRES INHOSPITALIERS. EN EFFET, IL FAUT BIEN VOIR QUE NE S'EXPOSENT CHEZ LES PLUS CRUS D'ENTRE CES DERNIERS QUE CE QUI RAPPORTE, LES GROSSES POINTURES, LES 44 FILLETTE DE L'ÉCRITURE PHARISIENNE (PARISIENNE ?), EMBALLÉE AVEC LE CHAUSSE-PIED DE LA MÉTHODE ASSIMILE. EN BREF, L'OSTENTATION DES *GALLIGRASSEUIL* ET C^e^ SUR LES BRINS DE PAILLE DE LA PETITE ÉDITION. D'AILLEURS, C'EST BIEN LES CONDAMNER CES LILLIPUTIENS LORSQUE CES ÉPICIERS DE LA LITTÉRATURE ADOPTENT UN SYSTÈME DE ROTATION DE DEUX OU TROIS MOIS ENVERS DES LIVRES QUI N'ONT PAS EU LE TEMPS DE PRENDRE LA POUSSIÈRE. IL SEMBLERAIT QUE CES LIVRES SOIENT INDÉSIRABLES TANT LEUR ESPÉRANCE DE VIE EST ÉPHÉMÈRE. EN AJOUTANT L'ORIGINELLE INCURIOSITÉ DES LECTEURS ET L'OBSCÈNE INERTIE DE LA CRITIQUE, ON A VRAIMENT L'IMPRESSION QUE CES ROTURIERS DE LA LITTÉRATURE SE FONT BEL ET BIEN ASSASSINÉS DEVANT NOS YEUX DE LECTEURS...

APPENDICE

FINALEMENT, NOUS TENONS BIEN NOTRE RÔLE DE TÉMOIN, D'ACTEUR OU DE VICTIME DE CETTE GÉNÉRATION KLEENEX. ON PREND, ON SE SERT ET ON JETTE - TELLE EST LA GESTE DES NANTIS DE CE JOUR. RIEN NE COMPTE VRAIMENT PUISQUE L'ART EST DÉCLARÉ PÉRISSABLE, L'AMOUR SIMPLE BAGATELLE, LES TRAVAILLEURS INTERCHANGEABLES. AUTREMENT DIT, SONT PLÉTHORES LES PROMOTEURS DE LA VIE PROVISOIRE, DE LA VIE *REMERCIÉE* AU SEIN DE CETTE ÈRE VOUÉE AUX FACILITÉS DU REMPLACEMENT.

EN ÉCHO À CETTE CONTINGENCE ABSOLUE, LE BONHEUR PERSONNEL S'EST POUR BEAUCOUP NIDIFIÉ DANS DES ERSATZ ANALGÉSIQUES OÙ IL S'AGIT, LÀ ENCORE, DE FUIR TOUTES DIFFICULTÉS. ON AGIT COMME SI L'ON VOULAIT LE JOUR SANS LA NUIT QUI L'ACCOMPAGNE, LA JOIE SANS LES PEINES QUI Y CONDUISENT PARFOIS ET L'ON SE FABRIQUE DES DESTINS CADUQUES À L'EXEMPLE DES PLUS INNOMMABLES RENÉGATS. C'EST D'AILLEURS UNE PRATIQUE COURANTE DE ROMPRE DÈS L'INSTANT OÙ IL N'Y A PLUS DE *FOI* HARNACHÉE AU PREMIER AMOUR. GOUVERNÉ PAR LA CRAINTE, ON CÈDE ALORS À L'INFINI D'AUTRES CHEMINS DANS UN, CROIT-ON, COURAGEUX ÉLAN DE RUPTURE SANS AVOIR ATTEINT LA LUMIÈRE PROMISE DE LA SENTE QU'ON A PRISE. ON PEUT DÈS LORS SE DEMANDER S'IL EXISTE ENCORE, DANS CE RÈGNE DE VEULERIE PARTAGÉE, QUELQUES INDÉFECTIBLES NÉCESSITÉS ? L'AMOUR-D'AMITIÉ PAR EXEMPLE, L'AMOUR *DANS* L'AMITIÉ...

LES ÉTAPES SONT LONGUES SUR LA GRAND'PLAINE BALAYÉE DE RONCES ET CE SOIR, NOUS DORMIRONS DEHORS.

PASCAL ROUGÉ

1) Quelque peu lasse, la revue Tempêtes s'arrête... L'édition, quant à elle, continuera à un rythme de croisière.
- Au passage, un grand merci à l'Orchestre de Bretagne qui s'est dédouané au dernier moment sur un espace publicitaire alors qu'un engagement moral avait été pris avant les vacances. Classique, tout simplement...
- Nous reste des exemplaires des numéros précédents. N'hésitez pas à nous les commander.

Texte

Le veilleur de brumes

Jacques Josse

La brume

Elle s'est mise à dévaler la pente. Elle a roulé sur le dos, sur le ventre. Ne s'est pas frottée à la pierre. N'a pas osé susciter le désir entre les reins de l'ancienne montagne. Elle a juste tenu à saluer la bruyère, les ajoncs. Les brindilles, le col jaune des fleurs et le colza, telle une île de lumière au milieu des champs verts. Elle a touché des croix, de l'écorce, du bois. Entendu les bruits de bouche que font les bêtes qui dorment, s'éveillent, se lèvent. Elle a découvert le premier cadavre du jour près d'un point d'eau, à mi-chemin entre Pommerit et Gommenec'h. Elle l'a surpris, accroché à un arbre, et n'a pas eu à s'aventurer davantage pour reconnaître, en ce très neuf trépassé volontaire, le corps mort et maritime d'un ami des courants d'air. Elle a sauté deux talus d'affilée. Elle s'est portée à hauteur du hameau. Elle a changé de teint, virant du pâle au sale pour tisser à sa manière un linceul au-dessus d'une maison où la douleur et le désarroi ne tarderont plus à s'exprimer.



Quand la volupté entre dans ses linges, elle ondule, tend sa poitrine, risque des pointes sur la cime des pins. Elle se veut blême et voyeuse aux yeux pastel dans les ténèbres du jour. Paraît froide comme le marbre. Se plaît au miroir. N'hésite pas à rincer les tombes, puis s'envole, s'en retourne enjamber un tronc de hêtre avant de broyer des os de chats sous la taie morne des mares.

Elle tremble sur le seuil d'un moulin en ruine. Frôle de son aile invisible, le lierre, les ronces. Transforme dix volutes mobiles en traîne légère - une sorte d'écharpe qu'elle enroule autour de la roue centrale. Le jus verdâtre qui soulève et macule les cloques noires des anciennes peintures s'incruste également dans la pierre. Il s'attaque aux rouages, à la rouille. Elle pense *lime, écaille, limaille. Pourri, pourriture.* Cela l'incite à vaguer en marge entre l'herbe et les gueules de loup, sous des poils de garennes ou dans la vulve à moitié close des digitales qui tapinent sur les dorures de bermes.

Elle danse, elle va. Elle porte la semence des fontaines désaffectées dans ses rides.

Elle rôde, elle espère, elle effleure à nouveau ce qui l'attire, ce qu'elle craint et ce qu'elle cherche : les jambes raides de l'errant qui s'en balance.

Deux corbeaux lui barrent la route. Elle s'arrête, se tait, les regarde.

Quelqu'un gémit. Les feuilles murmurent. On a déniché le corps. Deux lampes l'éclairent (...)

Elle s'étire, s'esquive. Longe un lavoir, des puits. Suit les livides filets de morve des champs. En route agace les oreilles du renard ou la queue des taureaux en rut. Suçote les fils de la vierge, se rit des zébrures de l'aube qui tarde, s'amuse, sent monter le sang des saules, se moque de l'aridité des bois de cerfs et s'imagine enfin femme à la fente ouverte sans feinte, femme humide, humectée, prête à recevoir la jouissance noire de l'humus en transe.

Jacques Josse, *Le veilleur de brumes*.
Ed. Le Castor Astral - La Rivière Echappée

UN MAL MYSTÉRIEUX



P. Harnois

DE DAVID EJCHENBAUM

Tout d'abord, Mr H. ne s'en était même pas rendu compte. Les premiers signes - les premiers symptômes selon les médecins - s'étaient manifestés insidieusement, se dissimulant derrière la banalité des gestes quotidiens. Ce n'est que bien après qu'il avait pu prendre la mesure de ces premiers appels. Des signes discrets auxquels il n'avait aucunement porté attention. Ce n'était pourtant pas totalement anodin, puisqu'il s'était par la suite très nettement remémoré ces événements. Bien trop tard, pourtant. Mais qu'aurait-il pu faire ?

La première fois que cela avait laissé des traces dans ses souvenirs, c'était en pleine nuit. Il s'était réveillé, comme cela lui arrivait parfois, avec un « petit creux ». Il se leva sans bruit, pour ne pas déranger son épouse, se glissa dans ses charentaises et se dirigea vers la cuisine. Direction le "frigidaire". Habituellement, quand cela se produisait, il aimait prendre un produit laitier bien frais : un yaourt, un fromage blanc, un petit suisse... Il ouvrit la porte du réfrigérateur. Il restait des yaourts natures et d'autres aux pêches. Lequel prendre ? Il aurait dû hésiter quelques secondes. Mais là, il se trouva comme paralysé, sa main ne pouvant se décider. Nature ? Pêches ? Nature ? Pêches ? Le va-et-vient cérébral n'en finissait plus. Incapable de trancher, il prit un verre d'eau et retourna se coucher. Cette nuit-là il eut du mal à se rendormir. Le lendemain matin, il mit cette indécision sur le compte de la fatigue et n'y pensa plus.

Pendant plusieurs jours, il ne remarqua rien de plus. Ni à la maison, ni au travail. Mr H. était fonctionnaire à la DDCCRF. (Direction départementale de la consommation, de la concurrence et de la répression des fraudes). Son travail consistait à recevoir les plaintes concernant le mauvais fonctionnement de produits de consommation. Il devait établir un rapport circonstancié pour chaque plainte, donner un avis technique et envoyer le rapport, accompagné de toutes les pièces jugées nécessaires, à l'autorité hiérarchique nationale, en l'occurrence la DDCCRF. Un travail dont il s'acquittait avec conscience et rigueur depuis maintenant plus de dix ans. Bien qu'il n'ait jamais reçu le moindre écho des centaines de fiches qu'il avait établies sur des produits aussi divers que des lampadaires halogènes qui prenaient feu spontanément, des ouvre-boîtes électriques tranchant bien mieux les doigts que les boîtes ou des caddies « bébé-éjectables »...

C'est au travail qu'eut lieu la seconde alerte. Dans des circonstances et avec des implications qui le surprirent lui-même. Agent enquêteur depuis une dizaine d'années, il savait qu'il ne manquerait pas d'être promu chef de bureau d'ici peu. C'est ainsi qu'un matin de novembre il fut convoqué par son directeur qui lui annonça les conditions de son éventuelle promotion. Il pouvait, en effet, devenir chef de bureau, à condition cependant qu'il consente à changer de direction, c'est-à-dire de département.

- Les nouvelles règles de la fonction publique, expliqua le directeur, imposent en effet que les fonctionnaires fassent preuve de mobilité. C'est donc à vous, cher Mr H., de prendre votre décision. Il y a un poste actuellement disponible à Nancy. Ah, bien sûr, ce n'est pas près de la mer, mais (son directeur, qui aimait les plaisanteries, pourvu que ce soit lui qui les fasse) il faut savoir faire des sacrifices... Je sais que ce n'est pas facile, mais si vous pouvez me rendre réponse d'ici une semaine...

Sur ces propos, il raccompagna Mr H. précipitamment vers la porte, non sans l'avoir félicité de cette promotion. Après quelques instants d'euphorie, vite maîtrisée, le doute s'installa sournoisement. « Cela mérite-t-il un déménagement ? Trouverai-je facilement un appartement ailleurs ? Quand pourrai-je revenir par ici ? Et quand cela sera possible, est-ce que je le désirerai encore ? ». Pendant plusieurs jours il pesa, soupesa, estima, jaugea les deux termes de l'alternative sans pouvoir prendre une décision. Lui qui n'avait jamais voulu, ni même pensé, prendre l'avis de sa femme, se résolut à lui demander conseil. Il se fit répondre vertement qu'en quinze années de vie commune, il n'avait jamais jugé bon de prendre son avis, et que, cette fois-ci, il n'avait qu'à décider par lui-même. Qu'elle s'était toujours habituée à des endroits nouveaux avant de le connaître, et que ses doutes il n'avait qu'à les lever tout seul. Il tenta tout : des conseils auprès de collègues, un avis éclairé de son directeur. Il chercha vainement à interpréter les signes que le destin pouvait lui envoyer : il scruta la forme des nuages, inventa des codes complexes en regardant les plaques minéralogiques des automobiles, lut minutieusement les notes de services à la recherche d'une indication, utilisa un "décideur" incorporé à son agenda électronique. Mais celui-ci lui répondit sournoisement, en anglais de surcroît, "considering" ! Il acheta même un livre sur le Yi-King qu'il fut incapable de déchiffrer.

Vint le jour fatidique. Il avait été totalement inapte à se forger une décision avant de rentrer dans le bureau du directeur. Péniblement, dans sa tête, il avait échafaudé un vague plan lui permettant de différer son choix. Mais cette fragile construction s'effondra dès que son patron, l'air souriant et satisfait, lui posa la question tant redoutée : - alors, mon cher Mr H., qu'avez-vous finalement décidé ?

Paniqué, soudainement paralysé par cette simple phrase à laquelle, pourtant, il s'attendait, il se lança désespérément dans un embrouillamini d'arguments confus et parfois contradictoires. Il sentit au même moment les perles de sueur qui coulaient le long de son dos. Et plus il avançait, plus la confusion s'installait, plus il se sentait mal à l'aise.

- Si je vous comprends bien, finit par dire le directeur, ce qui n'est pourtant pas facile, vous n'avez absolument pas pris de décision ! Je ne vous reconnais pas Mr H. (Il y eut un bref silence. Bref, mais que le patron de Mr H. rendit pesant par un regard appuyé, insistant). Quoi qu'il en soit, je me dois d'informer Paris que vous n'avez pas accepté ce nouveau poste. Dommage ! (nouveau silence suffocant). Vous devriez vous reposer mon ami, vous ne me semblez pas dans votre assiette.



Cette fois-ci, il ne le raccompagna pas jusqu'à la porte. Mais, curieusement, cette conclusion soulagea Mr H.. Son chef avait fini par prendre la décision à sa place, tirant ses propres conclusions des propos incohérents qu'il avait tenus.

Dans les semaines et les mois qui suivirent, le quotidien de Mr H. fut progressivement envahi par ces hésitations de plus en plus courantes, que ce soit au travail ou dans sa vie privée. Dès que se présentait une alternative, la plus banale soit-elle, les mêmes phénomènes se reproduisaient : l'impossibilité de trancher s'accompagnait toujours d'une sensation de panique irrépressible. Et, physiquement, cette désagréable conscience de gouttes de sueur glissant le long de son dos...

Bientôt, le mal devint omniprésent. Lorsqu'il se levait le matin, il mettait un temps infini à choisir ses vêtements. S'il devait faire des commissions, il souffrait le martyr, ne sachant pour quelle marque opter. Au travail, ses hésitations commençaient à retentir sur ses activités. Il pouvait passer des heures à se demander quel serait le meilleur formulaire à remplir pour que son avis technique soit bien utilisé. Lorsqu'il avait à émettre une opinion, il soupesait sans cesse les arguments pour et les arguments contre, il demandait conseil à ses collègues et rendait en général

un rapport suffisamment équivoque pour qu'on ne puisse distinguer de quel côté penchait son opinion.

Dans sa vie privée, il était tout autant frappé par cette indécision. Ainsi, il entretenait depuis quelques temps une relation avec une personne dont les sentiments à son égard dépassaient le cadre de la simple aventure. Mais lorsque celle-ci lui dit qu'il fallait qu'il sache ce qu'il voulait « vraiment », qu'il « choisisse enfin » entre sa femme et elle, il fut pris d'une panique totale et se réfugia dans un silence hermétique et définitif. Avec pour conséquence l'éloignement de cette femme pour qui il ressentait pourtant un amour profond. Profond et maintenant désespéré, ou plutôt résigné...



Pendant un certain temps, il réussit néanmoins à trouver des palliatifs, des béquilles sur lesquelles il se reposait, des stratégies qu'il passait des heures à élaborer pour lui éviter des choix douloureux. Il avait ainsi convaincu sa femme de lui préparer la veille au soir ses vêtements du lendemain, ce qui lui permettait d'esquiver de longues minutes passées devant les trois cravates qu'il possédait. Lorsqu'il avait à faire des courses, il s'était fixé une règle immuable : toujours prendre le produit le moins cher, puisqu'un certain niveau de qualité devait être assuré (il était après tout payé pour le faire respecter !). Le midi, il avait décidé de ne plus fréquenter la cafétéria administrative - les choix s'y déclinaient de l'entrée au dessert - et se réfugiait dans les restaurants affichant un menu du jour, quelque soit le plat offert. Mieux valait un plat exécrable que cette abominable irrésolution. Au travail, il s'arrangeait pour ne s'occuper que des cas routiniers, laissant à ses collègues les dossiers demandant une analyse plus approfondie et un avis motivé.

De manière plus générale, il tentait d'ériger cette stratégie de l'évitement en véritable doctrine philosophique. Il avait ainsi fait sienne la maxime : "Tout choix est un renoncement", et professait à qui voulait l'entendre qu'adepte du fatalisme, il lui semblait inutile de se forcer à influer sur ce qui était de toutes manières écrit d'avance. Il avait dévoré un roman à la mode : "L'alchimiste" (il n'avait pas eu à le choisir, c'était le cadeau d'adieu de son ancienne maîtresse) et se répétait sans cesse ce mot magique, comme un mantra : *Mektoub, justifiant ainsi le moindre de ses non-actes.*

Mais cette construction était fragile et brinquebalante : l'appréhension le gagnait tout autant que la réalité du mal. Un mal qui se manifestait chaque jour sous des apparences de plus en plus variées, de plus en plus anodines, de plus en plus inattendues. Le fait de savoir s'il voulait sa tartine du matin grillée ou non pouvait devenir une véritable torture... Il avait parfois l'impression que ce doute permanent le gagnait sournoisement, pénétrait chaque espace de sa vie, de son corps également. Comme un cancer. Ce qui se produisit inévitablement.

Avec une rapidité qui surprit les cancérologues les plus éminents qui se succédèrent à son chevet, Mr H. développa des métastases nombreuses dans la plupart des organes : poumon, rein, os, cerveau... C'était comme si son cancer, dont personne ne put trouver le point de départ, avait - lui aussi - été dans l'incapacité de se fixer sur un endroit. Son état se dégrada rapidement. Il ressentit des douleurs de plus en plus violentes, de plus en plus insupportables. Il pensa alors à se suicider, mais il fut incapable de prendre cette décision et, l'eût-il été, il n'aurait su quel moyen utiliser.

La mort décida pour lui du jour où il fallut quitter cette terre. Son testament, qu'il avait tenté d'écrire dans son lit d'hôpital, n'était qu'une simple phrase écrite d'un main tremblante : "Faites pour le mieux". Tout le monde, même sa famille, oublia rapidement Mr H.

Mais il y a peu de temps, un article du célèbre New England Journal of Medicine mit la communauté médicale internationale en émoi. Il rapportait une étrange augmentation de cancers se manifestant par de nombreuses métastases, sans foyer particulier, chez des adultes aux agissements étranges, marqués par une disparition progressive du libre arbitre et la multiplication de comportements hétéronomes...

CAP SUR ELLE

de Serge Meunier

C'est sûr, Malilé a quitté l'île ! Hier j'ai rendu visite à la femme aux yeux plissés. Elle m'a accueilli, sans faire de politesses, mais c'est excusée pour les livres sur la table, la chaise et à terre... J'ai pu m'asseoir dans un coin. Nous avons regardé des photos, j'en apportais une nouvelle qu'elle a beaucoup aimée. Elle me l'a dit de sa voix grêle. J'étais heureux car cela donnait plus de poids à ma requête... Elle a confirmé ma supposition, sa fille était partie d'Ouana, je la manquais de peu... D'ailleurs, une cendre reposait au milieu d'une nacre immaculée. Elle formait un pois gris clair dans la coquille vierge. Je pensais à une perle...

Malilé reviendra-t-elle ? La femme ne répondait pas. Ses yeux contemplaient le rectangle de souvenir, passaient au travers, remontant vingt ans d'existence... J'aurais aimé qu'elle m'invite à revenir souvent, cela aurait offert un pied-à-terre à mes pauvres sentiments.

Elle ne le fit pas !...



Au collège, avec Malilé, nous dénichions toujours un coin sympathique. Après l'avoir essayé, nous nous y donnions rendez-vous pour la prochaine cloche. Dans notre palais, nous nous touchions et nous apprenions les baisers... Malilé avait une petite langue furtive que je ne parvenais pas à attraper. Sous son corsage dansaient des fruits qui me donnaient la fièvre. Ses mains s'aventuraient avec maladresse, mais j'aimais ça. Je pressentais, qu'avec le temps, des plaisirs raffinés viendraient...



Nous avons oublié de donner un nom à ces jeux. Ils nous ont échappé ! Puisque nous étions libres, nous nous sommes écartés, puis perdus. Aujourd'hui, c'est plus grave ! Voilà vingt ans que je la recherche, elle s'en va !...



L'île exubérante dresse sa masse verte en fusion. Les maisons blanches du port, reflétant la forêt d'un côté, l'océan de l'autre, frémissent entre ces deux promesses et guettent les pêcheurs !... Les gamins rentrent de l'école de Soa en dansant. Ils ont dormi près des instruments couchés à terre, gémissant leurs refrains préférés... La fête sera forte, cuivrée, plus colorée que l'année dernière. Des touristes s'extasieront devant le cratère que révèlent les insulaires déchaînées... Je glisse devant l'échoppe paternelle, en me cachant, afin de ne pas lui faire de peine.



Le bateau montre son appartenance au sixième continent en adoptant le rythme de ses vagues. Le patron, l'épiderme lavé par la mitraille du sel, m'assure qu'il n'a pris aucune passagère brune et asiatique ces derniers temps. J'espère qu'il ne l'a pas découpée en morceaux pour la vendre ! Après tout, ce type est un esthète, cela devrait aller... A midi, le compte est bon : douze passagers, une bicyclette, les paniers et trois tonnes de coquillages sont tout ce qu'il emporte sans couler !... Je suis collé à une femme de l'usine à poisson qui parfume. Heureusement, les embruns nous cajolent, la proue pique du nez dans la vague turquoise et c'est très bien.



Dix-sept août. Mon chiffre fétiche !... Du bateau, j'ai traîné le long des routes où l'on m'a conduit vers la ville, puis j'ai rejoint la capitale en train... La rue du Sieur me révèle sa grande tour, je suis muet ! Je tourne autour ! Le nom de Malilé n'est pas sur les boîtes ! Pourvu qu'elle n'ait pas épousé un gendarme, même un homme ordinaire, je serais si triste !... L'escalier grimpe vertigineusement, il est sale ! Aurait-elle pu se percher ici ? Dans le couloir les bruits sonnent trop fort, dans la cour je ne trouve rien, les arbres me le diraient sinon !... Soudain, le gardien à la voix venimeuse



me chasse, en hurlant des choses ignobles à propos des étrangers.

Il est hors de question qu'elle ait vécu ici... Je m'en vais.

Au collège, Malilé parlait d'un endroit ? Je suis persuadé qu'elle l'a rejoint, maintenant que sa vie de femme est commencée... L'homme du bateau est encore là ! Pour quatorze cent taars supplémentaires, il poussera jusqu'à l'autre rive. Là-bas, il n'est jamais allé. Son commerce le pousse où les vents sont favorables pour rentrer, car l'alcool s'accoude à sa vie certains soirs... Il prend un très gros risque et me le fait pesamment comprendre, tout en jouant l'innocent. Mais c'est décidé, je ne lui donnerai rien de plus.

Appuyé au bastingage, je suis ivre de terres inconnues où ma belle rend les hommes fous ! Mes cheveux poussent et se défont, ma chemise perd son col dans la brise.

Le soir du dix-sept septembre, nous touchons terre. Le marin ne traîne pas, il jette mon sac dès que j'ai les pieds dans l'eau, puis s'enfuit en auscultant le ciel !... Je me souviens : Australie, Afrique, Asie. Des lieux de passage existent, qui joignent des contrées arides à d'autres glacées. D'anciennes peuplades, poussées par la faim ou chassées par des hordes animales, parcourent ces terres inhospitalières, ignorant si c'est bien la voie du salut... Mon atlas est décousu, les trous sont les baisers sous les étoiles ! Nous nous aimions si fort !



Je dois chausser des bottes lourdes. Un soir, dans une taverne, on m'embauche pour réparer les wagons d'une mine d'or ! Mes compagnons dilapident leur argent avec d'horribles filles. Ils me persécutent pour me voler ! Je m'enfuis...

Un chinois m'apprend l'existence d'un pays étrange. Les femmes y sont traitées en reines, paraît-il !... Mais, un sur deux des camions en partance n'arrive jamais à destination. J'observe les engins, comme indiqué, et je délaisse le véhicule dont le pilote a les yeux qui brillent trop fort.

Nous traversons un désert. La nuit, mon voisin dort tandis que je le repousse. Il s'affaisse sur moi !... Au petit matin, devant le sable gelé qui brille dans le premier soleil, l'homme nous quitte, son adieu est pathétique !... La terre est une peau immense et morte, parcourue de veines dures qui secouent les essieux comme des brutes... Mon passeport a disparu !

En octobre, cela fait dix-sept semaines que nous roulons. Je ne sais pas compter mais je marque les pleins d'essence, par paquets de trois, qui s'effacent sur le bois dur où mes reins se cassent.

Ce matin, un enfant a couru à nos côtés et s'est suspendu au camion. Il se cramponne dans sa délicate posture et rit... Quand une secousse le malmène, il réapparaît empoussiéré et rit encore, alors que l'on craint qu'il soit écrasé sous l'engin... Puis d'autres s'ajoutent ! Alors, traversant des villages aux teintes orangées, le véhicule ressemble à un essaim... Sans s'arrêter le conducteur frappe les têtes avec une ceinture rivetée. Les moucherons rient tandis qu'il redresse le camion parti de travers.

Je suis fatigué. Parfois j'oublie l'objet de ma quête. Alors, aux frontières, j'emprunte de quoi écrire et je redessine Malilé sur mon bras amaigri, qui sinon disparaîtrait... Où est mon île ? Ma maison coton et ses arbres forts ! Mon collège toujours debout et les broussailles ! Les amis, les savates d'argent du marchand d'épices-conteur de rêve...

Le pilote indique que nous pénétrons en Inde. Je ne connais pas, mes voisins non plus ! Nous ne sommes que trois à l'arrière du Mercédès. Nos couvertures traînent au fond de la carcasse et semblent indiquer notre évaporation d'un monde peu accueillant !... Des horreurs à cul nu de singes qui sentent fort volent notre pitance !

Le moteur rend l'âme. Il faudra attendre pour réparer. Sagement nous aménageons... Les singes attaquent en règle le soir venu ! Des vaches mélancoliques fouillent nos sacs ! D'intransigeants regards ligotent nos désirs de repousser cette seconde vague destructrice. Attendre, quel mot !

Cette nuit, j'ai rêvé. Plus au nord existent des villages construits en bordure de forêt. L'air y est humide, l'eau nourrit des ruisseaux. Je veux m'y rendre !... Mes affaires sont réunies. Je ne paierai pas le chauffeur, il me faut de l'argent !... Je quitte le camion, sans aucun bruit messager derrière moi, et m'enfonce dans une ruelle étroite et basse de plafond... Des yeux me suivent ! Noirs, brûlants... Des chuchotements m'accompagnent ! envoûtants... Ce sont des filles qui font des gestes sans équivoque. Leurs bracelets semblent lourds !... L'une d'entre elles sort de sa cachette et saisit ma manche. Elle répète le mot plaisir plusieurs fois : "plaisir, plaisir !..." Elle m'attire dans sa maison de poupée où brûle une lampe contre le sol. D'un recoin elle tire une bassine emplie d'un liquide clair... J'ai tellement envie de me laver ! Je le lui dis... Elle répète le mot laver plusieurs fois : "laver, laver!..." Lorsqu'elle m'offre ses lèvres, je refuse en redisant le mot. Je lui offre la pièce cousue dans son ourlet !... Alors je me lave, puis elle me lave. Enfin, elle m'offre ses lèvres de nouveau...

Le lendemain, au réveil, je n'ai plus ni pièce ni inscription sur mon bras et son corps m'a fait tout oublier !

Je t'aime, je désire tant te retrouver, pourtant j'ai presque tout perdu de toi... Comment te nommes-tu ? Rappelle-toi la petite symphonie de ton nom ! Je t'ai trahie une nuit mais pas plus, c'est juré ! Dis-moi pour que je cherche. Peut-être t'appelles-tu Natacha ou Loan ? J'ai appris ces noms en route !... Manuela, Bibiki, Nzewanga ? Ton silence est lourd...

Mon indienne prévient qu'il faut que je file car l'homme va arriver. Il me fera casser les orteils sinon ! Cela fait dix-sept jours que je suis dans la ruelle et qu'elle ne travaille pas !... Pour sortir, je traverse la cour d'en face et m'enfuis par un trou dans la natte! En courant dans le champ, j'oublie ce paradis.

Pourvu qu'il ne la frappe pas ! J'aurais pu l'emmener mais c'est impossible, je cherche... comment s'appelle-t-elle ?

Mon amie est née dans les îles. A l'école, je ne travaillais pas beaucoup... Elle est jolie, brune et fine. Elle parle très vite et mange certains mots dans le feu de la conversation!... Elle a fait des études difficiles, sa mère prétend que si on l'écoutait, elle consacrerait tout son temps à apprendre.

Je saute dans le train. Sur la ligne droite des mines le contrôleur inspectera les cachettes. Il dispose de trois minutes pour donner des coups de canne, après quoi il aide le mécanicien ! Il faut glisser dessous ! La coutume est de ne pas crier lorsqu'on reçoit le bâton, afin de ne pas exciter l'homme, pareil si l'on tombe sur le ballast !

Je reçois trois coups en aveugle sur les phalanges. Je me mords les lèvres et ne dis rien. Pour remonter, l'effort me ferait hurler ! Mon voisin écarquille les yeux de peur, puis me baillonne et m'assomme.

La fumée âcre envahit le tunnel strident. Presque sauvé, un vieil homme étouffe et lâche prise. Je le vois disparaître sans la moindre plainte. J'ai la nausée !... C'est décidé, j'irai aux teintureries... Un violent coup reçu au crâne fait disparaître ma mémoire peu à peu. Parfois, je lutte pour me rappeler mon prénom. Je répète : "Léo, Léo". Ils m'appellent ainsi !... Le train produit sans cesse son bruit d'enfer. La prochaine étape pour boire est dans deux jours.

Le médecin est compréhensif. Il s'occupe de moi et me guérit ! Comme je ne peux payer ses soins, il m'invite chez lui. Je participe à cette vie que je ne comprends pas, je réalise quelques travaux... Je ne possède plus aucun vêtement, il me propose une cabane pour dormir, au fond du jardin... Cette demeure était celle de son grand-père, du temps de la magnificence indienne. Il subsiste des frises délicates, où de fins motifs végétaux sculptent la pierre et sont garnis de pâtes aux couleurs tendres. Des arbres millénaires projettent leurs ramures en toits extravagants sur les jardins... Mon abri est le plus doux que j'ai connu depuis des mois...

Parfois, je pars quelques jours à la recherche de mon amie. Je me rends au consulat, dans les missions, où je décris la jeune femme. J'ai beaucoup de difficultés à me faire comprendre. J'ai oublié son âge, j'ignore si elle réside en Inde ! Quelle Inde ? Celle des visages à métamorphoses... Mais ce pays lui conviendrait, elle a toujours rêvé de coopération, ils devraient comprendre ! Puisque je la vois dans mes pensées, ces fonctionnaires zélés pourraient aussi !...



C'est désespérant, j'ai oublié la teinte de ses cheveux, je sais seulement qu'elle avait des yeux. C'est tout !

Les policiers me traitent convenablement, parce que j'ai une bonne allure. Ils disent être étonnés par mon absence de papiers... Je ne sais pas où j'habite ! Je voudrais leur expliquer que je loge chez le docteur Sangali, Shangali ?... Pas loin, à deux heures de bus d'ici ! Je la cherchais et me suis perdu... Cela me fait pleurer, ils ont pitié et me laissent apprivoiser ma peine !

Un soir, j'ai fumé de nouveau. Aussi j'ai donné ma chaîne et mon argent pour en avoir. Depuis, ça ne va pas très fort !...

Les idées m'échappent.

Ça y est, aujourd'hui j'ai compris ! C'était au moment de la sieste... Un voile bougeait à l'entrée de la pièce vide. Les policiers étaient sortis pour une rixe dans la rue voisine. Je me suis levé... Le voile répétait un signal presque compréhensible. En effet, plus loin un battant de fenêtre remuait encore. Je suis sorti rapidement... A l'extrémité de l'allée, une grille balançait sur ses gonds. Contre le sol de pierre des traces humides de sandales fuyaient vers dehors. La margelle du puits était éclaboussée. La chaîne tremblait... ça ne pouvait être un mendiant, ils n'osent pas pénétrer cette demeure...

Elle est là. C'est certain ! Elle part à l'instant.

Comment ai-je pu ne pas l'apercevoir ? Elle est partout. Dans le même monde !

Lorsque je cours, je m'éloigne d'elle. Lorsque je ne bouge plus, j'ai une chance infime de surprendre ses mouvements. Proche ou non, elle est dans le même décor ! S'il y a d'autres cieux, il n'existe pas d'autre ciel ! Le monde est la même pièce de la même maison...

Je vais rejoindre un coin tranquille pour savourer nos retrouvailles. Il y a un bus sur la place, un gros jaune avec des guirlandes et une grande soute à l'arrière !... Il faut que je fasse vite avant qu'ils ne reviennent. Tant pis pour mes affaires !

Je sais où il se rend. Ce bus va... là-bas !

ENTRER DANS LE JEU DES GOÉLANDS

DE
JEAN-PIERRE COLLEU

La parole nous parvient comme si celui ou celle qui l'émet faisait la lecture hésitante et fragmentée d'un très vieux parchemin tantôt voilé, tantôt découvert, quelquefois déplié, le plus souvent enroulé sur lui-même. Et c'est pour découvrir ou déplier entièrement ce parchemin que s'inventent et se précipitent les paroles jusqu'à ce que le silence, seul, fasse plus ample lecture de ce que désiraient exprimer ces mêmes paroles.

A LA VITRE DES MOTS
L'UNIVERS SE CONDENSE

Ecrire, lire, réfléchir sur cette science des ruines (l'objet humain et ses "problèmes"), sur cette abolition minutieuse de "la souveraineté du vide", finit par me peser. Peut-on partager longtemps une absurdité sans devenir soi-même absurde ? Nous avons besoin de récits, de souffle et de beautés, pas de ces infirmités cartésiennes. Je voudrais simplement étudier un rivage (le rivage de l'esprit humain ?). Pas de preuves, pas de constructions hâtives, pas de théories bâclées, mais l'esprit du rivage. Je voudrais remonter le fleuve jusqu'au point où le ciel se dénomme, toujours ce même point d'ivresse, d'espace, cette traversée-éclair du monde. Et quand le fracas des pensées affolées aura quitté notre crâne lourd, quand les civilisations auront joué leur dernière guerre, peut-être trouverons-nous alors un univers éclairant dans chaque geste, chaque parole, des facilités d'aurore pour arpenter la terre.

HIVER

Sur le bout des doigts
Importe seulement
L'abrégé de neige

A l'étiage des ombres
Un ramassis de merles
Eparpille le soleil



Comme un guérisseur passe le feu, le ciel passe le temps, se trouble de jours et de nuits, de nuages sans quai, de vents étoilés, de soleils étourdis, puis se vide d'un reflet, toujours intact. Blanc-seing confié aujourd'hui à des drames hauturiers, mon îlot d'humanité a-t-il encore une raison d'être ?

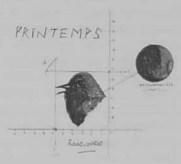


ÉTÉ

Sur les bouleaux
L'encoche encore intacte
Des hiéroglyphes sauvages

Dans la minceur du ruisseau
Emporté dans les herbes
Le rêve d'un poisson confondu

A quinze ans, avec derrière soi la lucidité de l'enfance, on ne désire devenir qu'un être humain, simplement un homme ou une femme, entier, entière, et non "truc" ou "machin" attrapé, coincé par des images et des rôles se disputant des prix de grimaces. Puis viennent la dérive, le doute et le manque - manque d'espace, de temps, de sensation, de soleil. Il n'existe plus de substance ni de mots pour ce rêve, cet être humain réalisé. Des langages substitutifs, des objets de remplacement tiennent alors lieu de réalité. Pourtant, l'homme ne peut être qu'en maintenant le cap d'une enfance, d'une genèse sans cesse à reformuler. Constructeur vulnérable, l'homme ne peut vivre qu'en essayant de "franchir le pas de l'intelligence" pour atteindre ce sentiment d'unité, ce point de grâce de l'univers.



PRINTEMPS

Rosiers taillés
On ne voit plus
Que leur squelette

Fleurs blanches de magnolias
Quelques-unes déjà
Par terre

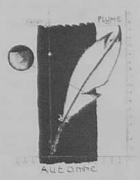
Conversation avec un rouge-gorge
Non pas des mots
Mais un lieu échangé

A passer des jours entiers entre la présence au monde et l'effacement, entre une écriture éphémère et la durée des ciels, dans une solitude le plus souvent désunie, saturée de mots et de pensées, quelle voie suis-je en train de suivre ? Près de l'étang, j'entends le cri d'un colvert. Celui qui passe légèrement sur la terre cherche la reconnaissance des choses les plus fragiles : l'étreinte du vent, la rumeur des ombres, la langue non traduite de tout cela qui s'enivre de lumière.

AUTOMNE

Pierres, plumes
Coquilles vides
Indigènes des marées

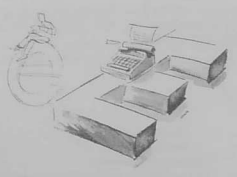
Contre le vent
Une armée de brise-lames
Bouches bées



L'affirmation, encore, des oiseaux.
Juste une respiration.

Tout s'ouvre

G. Parac



DE NICOLAS JANVIER

En 1969, Georges Perec écrivit un roman "La Disparition", privé de la lettre e. Vingt-sept ans plus tard, Nicolas Janvier en est toujours resté muet...

Un assistant d'anglais tordu ayant pour nom Z. Mikidator soumit à l'amphi pour traduction la citation qui suit ; sa proposition supposait un profond know-how. Un prof aurait dû avoir notion du tracas qu'il causait. Quand il distribua son folio un frisson d'indignation parcourut l'abord illico. La narration allait ainsi :

Ondoyons un poupon, dit Orgon, fils d'Ubu. Bouffons choux, bijoux, poux, puis du mou, du confit ; buvons, non point un grog : un punch. Il but du vin ttou, du rhum, du whisky, du coco, puis il dormit sur un roc. L'infini bruit du ru couvrit son son. Nous irons sous un pont où nous pourrons promouvoir un dodo, dodo du poupon du fils d'Orgon fils d'Ubu.

Un condor prit son vol. Un lion riquiqui sortit pour voir un dingo. Un loup fuit. Un opossum court. Où vont-ils ? L'ours rompit son cou. Il souffrit. Un lis croît sur un mur : voici qu'il couvrit orillons ou goulots du cruchon ou du pot pur stuc. Ubu pond son poids d'or.

L'Omission, G. Parac

Qui pourrait offrir traduction sans trahir ? honorant ainsi la disparition du typo - l' 'a'- sans qu'il y ait falsification du fond ? L'anglais fait grand us du susdit signifiant. Un nota indiquant l'occultation dans l'original français suffirait-il ? ou faudrait-il souffrir maints biais, maints faux-fuyants pour n'avoir pas à pâtir d'un alpha riquiqui qu'on n'aurait pas su raccourcir ? Pas partisan pour un sou du tour autour du pot, j'y vis plus du boulot pour nada qu'occasion d'un dix-huit sur vingt.

Pouvait-on, par un hasard opportun, jouir du fruit d'un travail tout accompli ? Mon ami Phil courut magasin sur magasin mais n'y trouva pas la traduction qu'il souhaitait. Parac y figurait pourtant, mais pas l'opusculum maudit. A la British Council Library, il y avait un in-folio[1] mais on l'avait promis à un quidam. Tout concordait : Mikidator nous voulait voir occis ! L'anglais cousin du bouquin avait tout à fait disparu, nous n'aurions donc pas l'indication qu'il nous fallait.

Lors, j'acquis savoir d'un fait jusqu'ici omis : la citation n'occupait pas tout un format A4 ; sur un bord on pouvait voir un bout du bras du prof appuyant à plat l'abscons bouquin, photocopiant pour tout un chacun son charabia, mais aussi ipso facto son manchon à lui.

- Phil, vois-tu un manchon ici ? J'ai l'intuition qu'il a rapport à la narration nous causant souci.

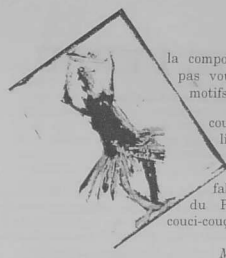
- Fi donc ! fit Phil. Quand bout d'un tricot mal cousu constitua-t-il la raison d'un si grand tracas ? L'idiot !

Un coup cinglant du droit - mon poing droit - flanqua mon ami au sol. " Voilà, tu l'as voulu ! ". Il fut knock-out durant un instant puis, voyant qu'il sortait du coma, j'ajoutai :

- Ton juron m'insupporta - mais n'y faisons pas plus allusion ; ma conviction quant au manchon du sournois Mikidator n'avait pas tout d'idiot. Un prochain futur t'y convaincra. Lisons plutôt Parac, mais non sans application.

Suivit tout un jour d'hardu travail, tout un jour où l'on plancha, où l'on sua sur la citation. On y compta à la fin 75 'u', 43 'i', 2 'y', 80 'o'. Il nous apparut qu'on avait là un n° (75 43 02 80), constituant à coup sûr l'indicatif d'un quidam, qu'on composa illico au cadran du sans fil.

Hiirk, hiirk... fit mon combi. Un fax ! Il nous fallut courir aux P.T.T., où l'on transmit un mot à l'occupant inconnu du dit n°, un mot dont on soigna la composition, n'ayant pas voulu trahir nos motifs.



Un court fax - court mais sibyllin- nous parvint au jour suivant d'un fabricant d'habits du Puy. Il disait couci-couça :

*MM. Is**c & fils*
*F*bric*nts d'h*bits*
*7, *v du Pogrom*
43000 Puy

MM.,

*Mon m*g*sin produit p*rk*s, r*gl*ns, c*b*ns, blousons, m*nchons, p*nt*lons, shorts, pulls, polos, T-shirts, pyj*m*s, slips, g*nts, boutons, & tissus (coton, lin, lycr*, *lp*g*, PVC...).*

*Suivront p*r pli post*l tr*ct d'inform*tion, bon d'*ch*t, & p*rticip*tion *u gr*nd concours du mois (prix : 100 000 F, R18 turbo, 'hollid*ys' *ux B*h*m*s, ou bijou inoui imit*tion or 18 c*r*ts).*

*S*lut*tions,*

*N. Is**c.*

Fascinant ! L' 'a' qui nous causait tracas avait disparu ici au profit d'un '*', un typo inopportun. Alors, dysfonction du fax, du PC sous windows, ou fait voulu, significatif ? Un mot nous frappa : *lp*g* - ou plutôt, alpaga. Mikidator, lui aussi, portait parfois un costard du susdit tissu. S'agissait-il là d'un pur hasard? Ça paraissait gros ! Il nous fallait savoir... Quant au manchon, il nous confortait dans nos suppositions.

Mario Aguilar, un loulou arrivant tout droit du Chili qui fourguait sa coco aux zazous du campus, nous rancarda à propos d'un pair, travaillant au zoo, qui proposait à bas prix : mohairs, *lama and alpaga wools*, ainsi qu'un stock d'andins tissus. On alla donc voir l'individu - il avait pour nom Julio - qui nous confirma qu'il avait pour chaland un papy barbu à lorgnons, dont l'indistinct portrait collait plus ou moins au look du prof. Plus ou moins car Mikidator, lui, s'il portait un bouc, avait tout au plus vingt-huit ans. Julio avait l'air d'un fou fini ; on partit donc sans pouvoir saisir si, quant au chaland, il s'agissait du prof ou d'un inconnu.

"Cul d'sac !", j'ai fait à Phil, "Mais, raisonnons...". On opta pour un brain-storming :

- Un 'a' disparu.
- Un manchon, fit-il, par association.
- Un 'a' mutant, dans un fax.
- Un '*', fruit du hasard, mais pas sûr.
- Un costard d'alpaga...
- ... puis toujours un manchon, continua t-il
- Un loulou du Chili...
- Un chaland !

Non, on n'avançait pas ! Ma maman gardait un manchon d'astrakan dans un tiroir. Pourrait-il nous offrir la solution ? J'ouvris. Sous son manchon on trouva un bottin. Mais oui, un bottin ! A coup sûr, Mikidator y aurait son nom.

- ... Mihoub Annick, Mijoin Bruno, Mijoint Dany, Mijoint Roland... Mikidator Zohir, 18, r du cadran.....43 26 63 00. On l'a !

Mikidator Zohir... ça sonnait faux ! On aurait cru à un anagrammatismos, a play on words. Mitikador Zohir ? Midikator Zohir...? Qu'allait-on chrchr là ?



ANGE PERDU

DE JEAN LOUIS LOZAC'HMEUR



Je passe la nuit à lécher l'écume des heures, comme une île perdue ; le sommeil quand il arrive offre la douceur d'un naufrage.

La bouteille luit sur la table. Pas un bon vin, juste un mélange âcre. Le moment où tout prend l'opacité tranquille s'agrippe au bout de ma nuit.

La bouteille luit avec des éclaboussures autour du goulot. Un songe qui transpire.

J'ai perdu le goût du miroir. Je ne suis pas si vieux ; je le pense souvent, comme une mauvaise question. De l'atmosphère confinée de ma chambre en soupente, j'ai oublié les remugles à force de les connaître. Ce n'est pas ragoûtant tous les jours mais je m'en fiche. Rien ne rogne mieux la laideur que l'habitude.

La bouteille sur la table à côté des mégots. Et la table sous la fenêtre. De mon lit, face à la table et à la fenêtre, la nuit me paraît assez claire, luit, comme la bouteille. Les toits humides de la ville, comme les couleurs délavées de mes aquarelles, s'étalent sous les néons détrempés, jaunes, verts, bleus, toujours des couleurs qui n'aboutissent jamais, qui se dissolvent.

Dehors, des lueurs serpentent sur les déclivités des immeubles que l'ombre écrase en angles fantomatiques.

Je pense parfois à une autre âme qui veille, dans les ténèbres, ou dans des volutes d'insomnie, comme moi.

Je ne saurai jamais ce que ces lumières qui rebondissent sur les toits silencieux recèlent. Les autres sont trop loin ou trop pressés pour moi. J'ai trop meublé ma solitude pour ne pas la protéger jalousement, comme une beauté froide qui résiste aux années et qui n'est qu'à moi.

Cette lueur là-bas.

Des amants qui ont soif après l'amour.

Un enfant qui pleure après un cauchemar avalé par la nuit. Il n'y a que mon regard fatigué qui tranche l'épaisseur du silence. Je me suis perdu dans les limbes. Comme mes habits, mes habitudes, mes petits travaux, une teinte uniforme a tout délavé, tout investi pour étouffer à petit feu ma participation au monde des autres.

C'est une sorte d'hypnose qui me rend presque indécelable, me dissout. Je ne sais pas si j'ai choisi cette invisibilité. C'est arrivé comme une paralysie des mots sur une langue éteinte. Conserver juste l'essentiel, au bout modeste du nécessaire, jusqu'à ce que personne ne me remarque. Art de la dissimulation.

Je suis presque translucide, avec quelques braises de mémoire pour me réchauffer timidement, les jours difficiles.

Je vis de mes aquarelles, très communes, des marines que d'autres m'achètent ce qu'il faut pour les revendre, depuis des années.

Oui, juste ce qu'il faut pour soutenir les errances nocturnes, les stations dans les cafés, une vie en points de suspension.

Soir après soir...

Tous mes doigts empilés autour d'un verre. L'étreinte molle se dissout dans des pensées éthérées, un galimatias, après l'euphorie du début, comme une femme qui s'empâte avec le temps. Les épices des heures se coagulent sur la langue pâteuse. Les mots se sont perdus à ce jeu-là sans doute. Debout au bar, assis dans un coin, dans la catégorie obstinée de ceux qui ne partagent pas leurs maigres rêves. J'ai vu cette tête-là un peu partout, après minuit, comme la mienne qui cherche à éviter les miroirs qui ne reflètent pas grand chose de plus que le fond d'un verre.

Disperser, aux quatre vents du soir arrosé, des pincées d'illusion, des flux acides, des ressacs mousseux et inefficaces. Les conversations spontanées se perdent, faute d'entrain, comme des nichées de serpents sans venin qu'on éventre pour leur trouver le ventre vide. Les connaissances de comptoir diluent des banalités enthousiastes du sol au plafond. C'est beau cette politesse recroquevillée qui n'engage à rien, qui se glisse dans les mots pour les émasculer. Le sport, les élections, les chiens écrasés, autant de débauches verbales qui n'engagent qu'à camoufler les petits néants grotesques des habitués. Ils n'ont pas d'autre endroit pour tuer la soirée mais ils s'assassinent bien.

C'est formidable d'avoir des habitudes de silence, des hochements de tête révélateurs d'approbation, quand on est pris à témoin dans une discussion, qui ne révèle rien parce que la tête est plongée ailleurs dans des abîmes tranquilles. Les bars peuvent être tapageurs, c'est sans importance. Les habitués peuvent vociférer sans déflorer les songes de ces autres, ces silencieux comme moi, qui attendent l'hébétude de la boisson et le moment béni où ils regagneront chez eux la paix du silence éteint.

Parfois, enfin, le désir de vouloir se fondre dans le décor fatigué des bars, dans l'imaginaire noirci des renoncements. Vous êtes triste, me dit-on parfois quand j'ai manqué de vigilance, et que mon regard a croisé par mégarde celui d'un buveur tout proche. Non, je n'y avais pas pensé. Au bout des temps morts et des heures gaspillées, il y a aussi de maigres souvenirs qui valsent comme des fruits amers, qui surgissent et qui laissent pour la soirée des pépins entre les dents. C'est si difficile de ne penser vraiment à rien.

Il n'est pas toujours possible d'être aveugle, et je peux me trouver partagé entre voir et regarder ceux qui sont près de moi : le tremblement d'une main que veut cacher le tremblement de l'autre qui la recouvre. Et aussi la femme seule qui évite d'accrocher le regard des hommes autour, qui a échoué là ses charmes qui s'évanouissent, avec les plis amers de sa bouche qui infligent des rides assez vivaces que l'alcool ne tardera pas à bouffir. Et bien d'autres images encore, des photos instantanées que je ne souhaite pas retenir : l'album serait trop long.



Manuel Cotelda

Ces proies que la nuit dépose sans crier gare, aux extrémités discrètes des cafés, que la boisson berce avec une mécanique veule et en même temps sans pitié.

Et ces fêtards impénitents, à la voix rauque de fumeurs de brunes, qui dispensent des plaisanteries équivoques avec la grâce perpétuelle de retrouvailles de régiment. Les copains d'abord. Les trognes couperosées ont du mal à vieillir. Refrains. Accolades. Etc.

Dans les bistrots, il y a la crasse qui répand ses filets imperceptibles dans les coins. De la buée de l'hiver à la chaleur de l'été, des verres renversés aux glaçons évaporés, tout se nimbe, s'auréole sans la moindre odeur de sainteté ; tout au plus un petit coup de vaporisateur à la menthe sauvage... La lie des heures. Comme les replis de l'âme qu'on y traîne, ces replis salis qu'on dissimule dans le manteau fardé des apparences.

C'est l'heure de la fermeture, dans les vieilles rues pavées d'ivrognes et de gueulards. J'aime le glissement un peu fragile et éthéré des pas qui se cherchent, et celui plus terrible des illusions qui rôdent, merveilleuses, inassouvies, insatisfaites. Prêtes à se dissoudre dans les ténèbres. Au moins jusqu'au lendemain.

Je traverse les nuits comme une effraie sans mémoire. Je flaire le butin grappillé à l'insomnie dans les traversées nocturnes. Je brûle comme un parfum âcre et stérile mes heures de solitude. Je reste au-dessus ou au-dessous des autres, dans ma substance liquide. Mon passé rebondit sur les bords des années, indolores, pour s'y effriter doucement. Je finirai par ne plus avoir d'âge, à me consumer comme un clerge pascal, lentement, goutte à goutte, dans la petite crypte de ma solitude où s'étouffent d'elles-mêmes les plaintes que je n'ai pas à articuler. J'atteins le silence; je n'ai pas su frémir sur les mots des autres. Le "Je" que j'écris ici s'épuise, perd de sa consistance. Le monde des autres se brouille comme une station de radio lointaine qui divulgue par bribes des bouts de nuisance universelle. Parfois, des rechutes, des crises d'acuité me font dessiller les yeux sur le monde des autres, au coin d'un bar frileux. l'hiver, comme une somnolence qu'on trouble. Mais je me rendors vite au monde.

Mes dessins sont des ébauches inachevées. Comme une faim incertaine, comme une soif discrète. Dans mes dessins il y a la mer qui ne cesse de fuir à l'horizon, des rochers qui ne se désagrègent pratiquement pas, des barques échouées aux coques ouvertes comme des statues de sel. Pas d'au-delà. Juste la corrosion qui se fige.

Je serai de ceux qui meurent sans qu'on s'en aperçoive, dans un fauteuil étroit aux teintes défraîchies. J'ai encore du temps. J'ai étranglé ma vie dans les cerceaux des habitudes; le roulement des heures m'a écorné aux angles; je deviens une chose sphérique sur une pente où je ne risque de heurter personne.

Les anges en décomposition perdent facilement leur chemin. Pour tourner en rond avec l'aile qui reste et qu'ils doivent rogner et dissimuler. J'ai quelques morceaux d'éternité à endurer. Pour moi il n'est ni trop tôt ni trop tard. C'est comme cela que je me vois le mieux, à traîner des plumes froissées dans la boue de mes songes creux. J'attends un sommeil sans rêve, sans une vieille chimère perchée sur mon épaule sèche. Ce serait encore trop beau : voyez la vanité de ces quelques mots tracés dans la cendre de mes nuits.

Monsieur désire



de Raymond Paulet

"... Je ne cesse de m'étonner d'avoir eu cette chance : rencontrer ce qui va à mon désir, ou d'avoir pris ce risque énorme : m'asservir d'un coup à une image inconnue..."
Roland Barthes

Soirée morne, soirée cul-de-jatte, amputée de toute véritable envie, de toute activité, de toute préoccupation. Je ne peux plus faire autrement que de sortir, arpenter les trottoirs, jouer à saute-mouton avec les flaques de ciel sur la chaussée mouillée, diluer dans une marche vagabonde un malaise désormais familier.

J'ai erré le long des quais de Vilaine, autour de la place du Parlement, dérobant aux fenêtres éclairées des instantanés de foyers repliés sur la chaleur égoïste d'une domesticité paisible. Paniqué par l'imminence d'un sentiment de détresse tiède et indifférente. Je tournais à droite, à gauche, refluais pour éviter les troupes bruyantes, craignant de devoir saluer quelque connaissance, oubliais les voitures en traversant les rues, comme un avant-goût de l'égarement. Et si je perdais la tête, mes jambes, elles, fonctionnaient jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que je m'arrête dans le recoin d'une porte cochère reprenant alors mes esprits, mon souffle, mes pantalons qui glissaient.

Enfonçant une main dans ma poche mes doigts rencontrent du papier : deux feuillets quadrillés de cette écriture calligraphiée dont j'étais, aussi, tombé amoureux. Deux feuillets qui se froissent chaque jour un peu plus. J'ai à peine besoin de la maigre lumière qui vient de la rue pour reprendre encore une fois ... "Nous étions .. vers la fin, un ménage comme un manège ; je me sentais souvent cheval de bois sans cavalier, comme lors des fins de soirée de fêtes foraines, lorsque au milieu des papiers gras jonchant le sol, un carroussel illuminé et esseulé tourne tristement pour personne, tandis que se meurent doucement les dernières notes des orgues de Barbarie". Levant les yeux vers le ciel, je n'y trouvais que quelques gros nuages.

C'est d'une démarche malhabile, cotonneuse, que je repris mes pas, l'un après l'autre, mécaniquement et ces pas mis bout à bout me conduisirent fortuitement, mais sans détour, jusqu'à la Luna, un bar à l'ambiance hispanisante, ouvert depuis peu et où je n'avais pas encore mis les pieds. Peut-être retrouver quelque chose de l'humaine récréation ? Une poussée grégaire comme d'urticaire à la suite de ce naufrage solitaire. Je m'y engouffrais. Il m'a fallu descendre plusieurs volées de marche (car c'est en sous-sol) et de m'enfoncer ainsi dans cet étroit boyau n'était pas pour me déplaire.

Une lourde porte s'est rabattue sur moi, me projetant dans le brouhaha d'une pénombre fluctuante, gorgée de musique et d'échos de conversation coupés d'éclats de rires ; pour ne pas prolonger ce temps d'arrêt marqué à l'entrée, ainsi exposé à la vue de tous, objet de ces regards distraits ou appuyés que l'on jette à l'impétrant, je me précipitais vers la table libre la plus proche et me déposais dans un fauteuil, dos au mur.

Niché dans cet espace, j'avais accessoirement une vue d'ensemble : ce qu'il m'a semblé être une piste de danse dans le prolongement droit de cette salle en croissant de lune. Un bar, festonné d'habitués sans doute, logé à gauche. Quelques mâles y paradent, flanqués de créatures qui leur font pendant. Juchées sur leur tabourets elles semblent se livrer à un concours de jambes : certaines, haut dénudées, au creux desquelles on aimerait vivre. D'autres recouvertes d'étoffes obstinément croisées sur elles-mêmes, repenties de n'être pas rentrées au couvent. Celle-ci, petit tas immobile et noir, au buste figé, dont toute la vitalité semble s'être réfugiée dans ses jambes comme animée d'une respiration posthume. Il en est une dont les interminables jambes aux mollets lacés de bottines semblent pendre à son cou, rebelles, prêtes à cisailler les regards qui vont à tâtons.

Le garçon me surprit.

- Monsieur désire ?

Peau mate, cheveux noirs plaqués en arrière, yeux en amande, des traits fins.

Oui je désire et ce désir est tyrannique. Il aurait répondu "vos désirs sont désordres". Je plongeais dans la carte et commandais un cocktail sans alcool.

Attablés alentour, des groupes secrètent de l'ennui ou de l'excitation d'être ensemble, entassent des conversations autour d'un verre.

Pas de personne seule.

Jusqu'à ce que je l'aperçoive.

Une table esseulée près de la piste de danse. Un regard obstinément vague. Le menton posé dans la paume de la main gauche : un air de tête décapitée, rayonnante d'une chevelure bouclée essaimée en taches de rousseur sur les joues. Elle est là et ailleurs. Indifférente au commerce qu'on se livre autour d'elle. Glorieuse dans son étrangeté.

Le garçon revient avec un verre qu'il dépose devant moi. Relevant les yeux je me cogna à son regard. Me voyait-elle ? De ces yeux où ne se lisent ni volonté, ni curiosité, pas même l'ennui. Pourtant un regard doux et chaud qui donne l'envie de s'accrocher à ses paupières.

Et puis soudainement la musique, qui jusque-là formait un vague fond sonore, s'emballe. Quelque chose de brûlant et frénétique retentit. Un flamenco. Deux danseurs ont surgi sur la piste de danse : l'homme en costume noir, veste courte et pantalon ajusté aux hanches, la femme en robe rouge à volants dessinant une corolle à chacun de ses mouvements. L'éloquence de leurs gestes vient amplifier celle de la musique, exprimant avec passion quelque chose d'intérieur et de retenu. Rarement les bras de l'homme se referment sur la danseuse. Ils se frôlent mais ne se touchent pas. S'attirent mais ne s'unissent pas. Peut-être à cause de ses cuisses lourdes et malgré une poitrine qui met à rude épreuve le corsage et sa passementerie, l'homme est plus féminin que la femme. Galvanisée, l'assistance tape des pieds et des mains, siffle et tangue en cadence.



Pourtant je ne suis pas complètement captif de ce spectacle. Les figures d'évitement et de rapprochement de ce ballet me ramènent sans cesse à elle. Parce que je suis là, dans la même pièce qu'elle, dans cette pièce modelée par la musique, par mon trouble, en vagues sonores comme des pulsations, parce qu'elle est à quelques mètres de moi et la sensation d'elle irrigue ma peau, innerve tout mon esprit, et il me semble que l'espace qui nous sépare doit en être contaminé, et que je devrais aller vers elle, me planter dans ses yeux, lui sourire de toutes mes dents, qui bien qu'un peu jaunies par le tabac devraient encore suffire à la tâche.

Et, plus tard, me pencher sur ses lèvres, rêvérencieux et affamé, me pencher sur ses lèvres et en goûter la pulpe, me pencher sur ses lèvres, y insuffler de l'air venu de mon ventre, me pencher sur ses lèvres et les aspirer comme pour dévider la pelote de son corps, m'ouvrir le chemin de son cœur, de ses creux, de ses cris.

Clameurs, acclamations, battements, battements de mains, les danseurs recueillent dans un large sourire nimbé de sueur, l'approbation électrique de l'assistance. Appréciant l'ovation l'homme et la femme se saluent mutuellement. On leur accorderait les deux oreilles et la queue.

Un sourire s'est dessiné sur ses lèvres, qui a révélé les traits de son visage, autour duquel je braconne. A-t-elle réagi au tapage ou de m'avoir deviné ?

Je restai là, engoncé dans mon inhibition, givré par une inertie idiote, pataud d'être aussi impuissant, impuissant d'être aussi pataud. Craignant de perdre ce que je n'avais pas encore conquis ? D'abolir la réalité de cette apparition ?

Je me levai sans plus la regarder, et sortis.

Je la recherche depuis sans cesse. Régulièrement je me retrouve à la Luna. J'y ai désormais mes quartiers. Indifférent aux grappes d'habitués accrochés au comptoir, aspiré par la mauvaise fresque de chevaux aux galops peinte sur un mur. Tous les soirs le cheval noir a une tête d'avance sur le cheval blanc.

Les conversations se diluent dans les alcools.

Je l'espère.

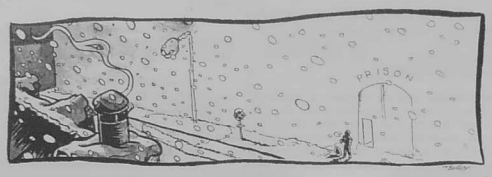
Viendra-t-elle ce soir, celle dont les yeux criblent ma mémoire, mettre un terme à ce pélerinage insensé. La revoir, aller droit vers elle, ensemencé d'éclairs et semoncé d'orages, comme brûlé de méduses irritantes, et lui dire le Cantique des Cantiques, lui dire : "Tu m'as ravi le coeur par un seul de tes regards,/Tes yeux sont comme les piscines d'Hésébon,/Que tu es belle, que tu es charmante,/Ta taille ressemble au palmier, et tes seins à ses grappes./La courbure de tes reins est comme un collier,/Ton nombril est une coupe arrondie, où le vin aromatisé ne manque pas./Ton ventre est un monceau de froment, entouré de lis".

Me prendra-t-elle pour un fou ? M'éconduira-t-elle comme un fâcheux, un importun délirant ? Alors la mépriser et lui dire que le Cantique des Cantiques est parmi les plus beaux chants d'amour et que décidément rien à faire, paléolithiques elles sont, paléolithiques elles restent, descendantes des femelles au front bas qui suivaient humblement le mâle trapu et sa hache de pierre.

Mais si par bonheur, par merveille, elle me répondait par les mots du Cantique "J'ai cherché, durant les nuits, sur ma couche, celui qu'aime mon âme, dans les rues et sur les places publiques, je l'ai cherché... et je l'ai trouvé", alors hosanna, ce serait comme un instant d'éternité.



Un beau feu d'artifice



DE LUCIEN MEYRONEIN

Aujourd'hui est un grand jour.
Au moment des adieux, Fernand m'a dit : "Fais gaffe, mon pote, le monde a changé, tu ne vas rien reconnaître."
Et il neige.
Une fine couche de blanc a recouvert la ville. Plus aucune ligne franche, plus de perspective, plus de relief. Rien que des contours flous, fondus dans le gris du ciel et le blanc de la neige qui tombe comme un rideau de mousseline.
C'est vrai que je ne reconnais rien. Mais qui reconnaîtrait la ville, ce matin ?
Nous sommes à égalité.
Aujourd'hui est un grand jour parce que je vais revoir Katy.
Il y a dix-huit ans, quatre mois et sept jours que j'ai perdu Katy. Ou plutôt que l'on m'a enlevé Katy.

Mais c'était hier.
Avant-hier, donc, Katy m'attendait au LUTETIA, rue du Bas-d'Argent, comme chaque soir. Nous nous donnions rendez-vous dans cet hôtel minable pour des raisons pratiques. Katy travaillait dans la rue, à dix mètres à vol de pigeon.
Après le travail, Katy me parlait des clients mais je l'écoutais sans l'entendre. Quand elle me disait, en faisant glisser délicatement un bas le long de sa jambe, qu'elle s'était envoyé un salaud plein d'exigences malhonnêtes, je regardais le bas, puis sa jambe, parfois ses doigts entre sa jambe et le bas, mais jamais le salaud. Je ne voulais pas le voir, le salaud.
Tout le monde à l'hôtel savait que Katy ne s'appelait pas Katy, que c'était juste un nom de guerre, mais moi je l'ai su après, avec d'autres choses.
Katy s'offrait à moi nue car je n'étais pas un client et ma sexualité, elle, n'offrait rien que de très honnête. Nous nous aimions en pointillés à cause de son travail, dans un grand lit blanc, derrière le bidet et l'évier, pour l'hygiène.
Ce soir-là nous avons fait l'amour entre vingt et vingt-deux heures, puis Katy est redescendue dans la rue. Je lui ai souhaité bonne chance, elle n'a pas répondu, je n'étais déjà plus dans sa tête.
Je l'ai attendue jusqu'à minuit environ. Pour patienter j'ai lu un magazine de mode, noirci des mots-croisés puis nettoyé le bidet.

Elle est revenue furieuse, sans me dire pourquoi, et à la façon dont elle se déshabillait valait mieux ne pas en parler. Je l'ai prise sur le grand lit blanc, plus qu'elle ne s'est donnée, mais le plaisir était là quand même, avec la honte. Ses yeux grands ouverts fixaient le plafond de la chambre. C'était un regard liquide par lequel s'échappait un long désespoir chargé de reproches amers et de désillusions.
Je l'ai consolée comme j'ai pu. Je lui ai caressé le front, doucement, j'ai fermé ses yeux avec ma bouche et je lui ai murmuré mon amour en une litanie de mots sucrés, pleins de vitamines. Comme elle ne répondait pas à ma tendresse je lui ai dit : "Tu sais, Katy, je t'aimerai longtemps, très longtemps, même après notre mort". Bon, ce n'était pas super mais je n'avais rien trouvé de mieux. Toujours en fixant le plafond, elle m'a répondu qu'au lieu de dire des conneries je ferais mieux de lui filer du fric parce que les clients devenaient rares, même les arabes qui sont pas difficiles et portés sur la chose, ils évitaient la rue, et fallait pas croire que je baiserais toujours à l'œil.



A cet instant, j'ai eu comme un gros coup de faiblesse et mes mains ont serré sa gorge. Je ne voulais pas le faire, non, je ne voulais pas, mais elles continuaient, mes mains, elles n'entendaient rien. Le long désespoir qui s'échappait de son regard liquide s'est transformé en un feu d'artifice de belles rouges sur les deux belles bleues de ses yeux et j'étais émerveillé parce qu'elle me regardait enfin avec joie.
Je me suis laissé distraire trop longtemps par ses yeux. Katy s'est endormie, il n'a plus été question d'argent entre nous.
J'ai veillé sur sa nuit.
J'étais bien.
Au petit matin j'ai sombré moi aussi dans un profond sommeil. Je me souviens avoir rêvé. Je construisais un pont en forme de poème, et ce pont allait de ma nuit à sa nuit.
Quand j'ai ouvert les yeux c'était le jour. Katy dormait encore, la chambre était dans l'obscurité, j'ai allumé des bougies tout autour de Katy, onze bougies. La douzième bougie je l'ai posée sur elle, à un endroit que la morale réprouve mais plus haut ce n'était pas possible à cause des rondeurs.
Le jour du procès on m'a beaucoup reproché cette douzième bougie. Quelqu'un a parlé de rite macabre obsessionnel, un autre d'irrespect humain. Les idiots ! C'était rien qu'une question d'équilibre.
On a dit aussi du mal de Katy, qu'elle vendait son corps au plus offrant, et je me suis insurgé parce que c'est trop facile de débiner les gens quand ils ne sont pas là, et j'avais beaucoup de conviction.
Après je ne sais pas ce qui est arrivé, je me suis rendormi, j'ai repris en marche mon rêve de la veille et c'était le même pont qui allait de ma nuit à sa nuit. Seule la rivière s'était un peu élargie.
Je sais que j'ai dormi dix-huit ans, quatre mois et sept jours, Fernand me l'a dit. Dans le civil Fernand est comptable alors pour lui c'est facile à calculer, avec seulement une feuille et un crayon.
Fernand ne sait rien de Katy car je ne parle pas en dormant.
Rue du Bas-d'Argent, l'enseigne lumineuse du LUTETIA a perdu son A, elle éclaire un peu moins le trottoir qu'avant-hier.
Heureusement il y a la neige.
Subitement je prends conscience que c'est ici, dans cette rue, que j'ai vu Katy pour la première fois. Elle se cachait à l'intérieur d'un long manteau gris, sous une fine couche de fard. Je ne pouvais pas la manquer. Je l'ai aimé tout de suite, Katy, faut dire que j'en avais marre d'attendre. On croit souvent que les grandes histoires d'amour ont de grands sentiments à l'origine, mais quelquefois c'est juste de l'impatience.
Et je pense que c'est ici, dans cette rue, que je vais revoir Katy.
D'ailleurs la voici, elle arrive. Elle a toujours un long manteau gris, une fine couche de fard sur le visage, et ses yeux... Ses yeux n'en finissent pas de rire.
J'ai le coeur en tambour, les jambes flageolantes, je suis enfin de l'autre côté du pont, la rivière a disparu... Katy!
Katy s'approche, déjà je sens son odeur de lavande. Mon Dieu, comme elle est belle !
A son sourire je vois bien qu'elle n'est plus furieuse.
Maintenant, je peux entendre le souffle de sa respiration. Un petit nuage de vapeur vient me caresser le visage. Elle me parle, très vite, des mots légers comme des notes de musique, bientôt c'est une valse, je me laisse entraîner, quelques pas sur la neige...
Nous marchons en direction du LUTETIA, tout près. J'ai de l'argent sur moi, de quoi payer la chambre, des cigarettes et une bouteille de champagne. J'ai aussi une boîte de bougies.
Je suis bien.
Dans un instant, Katy et moi allons repartir vers ce long sommeil peuplé de rêves et de pont en forme de poème.
Je lui ai promis un beau feu d'artifice.

Katy!



Club Cogito Cogito Club

APHORISMES
de Erwan Picard

Chiffres à l'appui.
La VIE compte trois lettres. La MORT, quatre.
La vie est plus courte que la mort.

Sage précaution.
Monter à l'échafaud avec la tête ailleurs.

Communiste anglais.
Coco Channel.

Le comble pour un menuisier ?
Ne jamais toucher un chèque en bois.

LE TRACÉ JUSTE
de Jean-Luc Lecourt

N'arrivant pas à dessiner l'oiseau qui volait, Loïc dans un geste
de profonde tristesse, ratura ses dessins.
La rature formait la courbe parfaite de l'oiseau en vol.

*

Le mur était criblé de balles de tennis, et le petit se recroque-
villait autant que possible. Je faisais partie de ceux qui lan-
çaient les balles, et étais même un de ceux qui
les lançaient le plus fort.

NOUVELLE POLICIÈRE SANS TITRE
de David Francis

Au détour d'un buisson,
Hubert abusa du corps de Marie,
Sans tenir compte de ses protestations.
Le sida rendit son verdict avant le tribunal.

FIN

Club Cogito Cogito Club

Entretien avec Hervé Jaouen



D'Hervé Jaouen on lira dans les gazettes qu'il est auteur de polars, banquier, professeur d'économie, amateur de pêche et irlandais d'adoption. Ce qui fait beaucoup pour un seul homme, pensera-t-on. Surtout dans un pays où l'inscription dans une petite case est un sport national, l'attachement viscéral de nos auxiliaires médiatiques aux étiquettes n'ayant d'égal que leur profond mépris pour les irréductibles touche-à-tout. Vian en a fait les frais en son temps. S'il fallait malgré tout parquer Hervé Jaouen dans un enclos littéraire, il conviendrait de promener son lasso dans quelques contrées américaines, du côté des Larry Brown, Dan O'Brien et autre Brick Bass, ces écrivains qui ont la particularité d'être eux aussi inclassables. Ce trait leur a valu le nom de *maverick writers* (1) parce qu'ils se tiennent résolument à l'écart du troupeau. Comme eux Hervé Jaouen cultive une certaine distance - il préfère une partie de pêche à un coquetèle éditorialo-mondain - une grande lucidité sur les mœurs de ses contemporains, le goût de tailler des croupières, sûr que ça doit être distrayant. Pourtant, à lire la biographie des écrivains célèbres, à se saouler la gueule en leur compagnie, à partager leurs provisions d'amphétamines, on se rend compte. Un esclavage, la plume. Un supplice, l'angoisse créatrice. Un chant funèbre, l'appel aux muses. Un marathon, la promenade du miroir le long du chemin. Et la maîtrise de la syntaxe : un sacerdoce (2). » Après la parution l'an dernier d'un « Sueurs Froides » spécial regroupant cinq de ses romans (3) et en cette année d'intense actualité irlandaise, nous avons voulu en savoir plus sur le plus irlandais des écrivains bretons.

Briac Prévan

1) Cf. l'ouvrage de Philippe Garnier "Maquis" (Payot).
2) "Ouragan sur les grèbes" (Denoël, 1993).
3) "Toutes les couleurs du noir" (Denoël, 1995).

Vous avez été confondu avec la vague du "néo-polar", mouvement de critique sociale virulente, sorte de traduction littéraire du désenchantement de l'après 68. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur ce mouvement ?
Un regard plein d'affection et de nostalgie, comme celui que l'adulte porte sur son adolescence. Le néo-polar a permis mes débuts en littérature. Pourtant, je n'ai pas prémédité mon entrée dans ce mouvement : l'adolescent a rarement des objectifs précis. Il ne se trace pas de plan de carrière. J'ai écrit *La Mariée rouge* d'instinct, en un peu plus de deux semaines, si on compte les corrections. Que l'éditeur de la collection "Engrenage", ait jugé mon roman si représentatif de l'esprit, qu'il entendait lui donner au point de me publier en numéro 1 a été pour moi un hasard. J'ai écrit ce livre au bon moment. Ce n'est que quelques semaines plus tard, en lisant les critiques, que je me suis rendu compte que je n'avais fait que restituer ce qui était dans l'air du temps : ce désenchantement partagé par une génération de lanceurs de pavés qui n'avaient pas atteint leur cible. Pouvaient-ils l'atteindre, d'ailleurs ? Le néo-polar n'a été qu'une autre façon de lancer des pavés dans la mare de la société, oui, c'est indéniable. Mais comme tous les mouvements romantiques, et donc idéalistes, le néo-polar ne pouvait qu'échouer et mourir. Que faut-il en retenir ? Une liberté de

ton, un esprit d'invention littéraire, une force dans la dénonciation, un véritable fourmillement d'auteurs qui souvent ont été les auteurs d'un seul livre. Ceux-là se contentaient de traduire leur désenchantement. Les quelques rares survivants, parmi lesquels je me compte, ont "traversé" : traversé le fleuve entre littérature noire et littérature blanche. Ils ont pour nom Jonquet, Marc Villard, Jean-François Vilar, Daeninckx. Ils ne le savaient pas à leurs débuts - je ne le savais sans doute pas moi-même -, c'était plus la littérature qui les portait que la révolte. Ou on peut dire encore : le désir de dénoncer a été le déclencheur du désir d'écrire. Il est vrai qu'en ce qui me concerne j'ai besoin - j'ai toujours besoin - d'écrire *contre* quelque chose.

Le malentendu a été de confondre néo-polar et roman policier. Le roman noir américain de l'entre deux guerres a subi le même sort. Comment oser classer *On achève bien les chevaux* de Horace McCoy au rayon "polars" ? Dans le roman policier le coup de couteau est donné au début, dans le roman noir la mort violente, qui imprime son dynamisme à l'intrigue - ou, mieux, au destin des personnages -, est l'achèvement. Le roman policier est un drame, le roman noir une tragédie. Le problème est que le public ne s'y retrouve pas, sauf un petit nombre de lecteurs avisés qui savent distinguer, le bon grain du roman noir de l'ivraie de tout ce qu'on compte comme "polars" , y compris les SAS et autres avatars. La solution, pour ceux que j'ai cités comme pour moi, est aujourd'hui de publier en "blanche". Et de faire aimer au grand public des livres qu'il n'aurait pas achetés parce que identifiés comme "noirs". Lorsque la couverture fait le livre il faut renoncer à la couverture et ne soumettre qu'un texte, et non une classification arbitraire, au lecteur potentiel.

Justement, en vous frottant à plusieurs formes littéraires (roman, nouvelle, journal) cherchez-vous à échapper aux étiquettes, notamment à celle d'auteur de polar ?

Bien sûr. Dès que j'ai compris que l'étiquette était réductrice et me privait de lecteurs, j'ai fait en sorte d'écrire autre chose que des polars - ce dont j'avais envie, d'ailleurs. C'était plus facile à dire qu'à faire. Non pas "faire" au sens d'écrire - j'avais les sujets -, mais convaincre un éditeur de publier l'écrivain, au lieu de l'auteur de polars. Ma chance a été de rencontrer Olivier Cohen, au temps où il était directeur littéraire chez Mazarine (il anime les éditions du Seuil, aujourd'hui, tout en dirigeant les éditions de l'Olivier). Il m'a demandé d'écrire un roman-roman et m'a consenti une avance, sans avoir une ligne, de manière. Et puis en traduisant (*L'Assassin*, de Liam O'Flaherty), j'ai définitivement ôté l'envie aux journalistes de me qualifier, par facilité, de "polardier", "polardeux" et autres substantifs qui repoussent un certain public.

Dans le roman policier le coup de couteau est donné au début. Dans le roman noir la mort violente, qui imprime son dynamisme à l'intrigue - ou, mieux, au destin des personnages - est l'achèvement

Laquelle de ces formes préférez-vous ?

Je vais, là, où il me plaît d'aller. J'écrirai encore des romans noirs, tout comme j'écrirai des romans "blancs". Une affaire de sujets. En outre, et cela a décontenancé mes lecteurs au début, j'adapte la forme au fond. On m'a souvent dit : «Vous avez des styles différents». Sous-entendu : vous n'avez pas UN style. Or, il faut d'abord faire observer que ce que les gens appellent le style n'est souvent qu'une bonne couche d'amidon qui dissimule les carences de l'auteur ou la modestie de son inspiration, ou encore l'étroitesse de sa palette. Le lecteur non avisé confond fréquemment style et façon de parler des personnages. Si vous choisissez d'écrire un roman à la première personne, la façon d'écrire du narrateur dépendra forcément de son passé, de son profil social, de sa culture. Un paysan ne peut pas raconter son histoire comme un voyou. Il en va différemment si l'écrivain décide une fois pour toutes d'écrire du point de vue de l'auteur omniscient : la culture des personnages n'apparaîtra que dans les dialogues. Simenon en est le meilleur exemple. Mais quant à moi, j'aime bien jouer avec l'écriture et je considère que c'est l'écriture qui représente l'intérêt premier d'un livre, avant celui de l'intrigue. Voyez que c'est paradoxal, pour quelqu'un qui vient du "polar". Un critique du "Magazine Littéraire" m'a très bien percé à jour : « Cet amateur de pêche finit par ressembler aux poissons qu'il aime tant traquer. Insaisissable, ondulant entre les roseaux, il ne se laisse pas facilement ferrer. Le plaisir de la prise, pour le lecteur, n'en est que plus grand. » Cette constatation prouve que j'ai réussi à décoller les étiquettes, à décrocher la casserole du "polar" que je portais dans le dos.

Vous reniez donc vos premiers ouvrages ?

Pas du tout. Je suis un grand lecteur de romans noirs et, je vous l'ai dit, j'en écrirai encore. Je suis convaincu que le genre a produit au moins autant de chefs-d'œuvre que la littérature "blanche". Par "casserole" j'entends l'étiquette qui éloigne de vous des lecteurs potentiels. Un exemple : *Connemara Queen* est paru en premier, et à tort, dans la collection "Sueurs Froides" de Denoël. Les ventes ont été médiocres. Depuis qu'il est chez Folio, c'est un livre qui marche très bien, que les profs de lycées font étudier à leurs élèves. Aucun de ces nouveaux lecteurs gagnés par l'absence d'étiquette ne voit en lui un "polar". Enfin, une évidence économique : un roman noir identifié comme tel (parce qu'il s'inscrit dans une collection, ou par sa couverture) ne sera acheté que par les amateurs éclairés. Non identifié, il sera acheté par les mêmes, plus par un large public de romans. Le plus drôle est que le même livre, présenté comme roman-roman et vendu 100 francs ou plus, trouvera plus d'acheteurs que s'il est publié d'emblée au format de poche dans une collection "noire". Ceci vous explique pourquoi les auteurs qui ont commencé leur carrière chez "Engrenage" ou à la "Série noire" publient aujourd'hui en format librairie. C'est leur intérêt. Les droits sont cinq ou six fois supérieurs.

Il est devenu presque commun de dire que le roman est un genre littéraire périmé. Pourquoi continuez-vous à en écrire ?

Les bras - ou les stylos - m'en tombent ! Le roman "genre littéraire périmé" ? Seul quelqu'un qui n'en lit pas peut formuler une telle assertion. Il est commun de dire que le Nouveau Roman avait annoncé la mort du roman. Le Nouveau Roman gît, mort et enterré, sous des monceaux de thèses universitaires, alors que le roman, lui, est en vie. Les lecteurs sont avides de romans. Il suffit d'aller dans une librairie ou dans une bibliothèque (voir les listes d'attente pour les nouveautés) pour s'en rendre compte. A mon avis, le roman est la forme la plus achevée de la littérature, et ses formes sont inépuisables. De plus, comme le roman est un wagon accroché à la locomotive de la société, il ne cesse de progresser, en regardant de chaque côté de la voie des paysages qui sans cesse évoluent, dans le fameux miroir de Stendhal, que le romancier promène le long du chemin. Regardez le foisonnement, la richesse de la production. Partout dans le monde, tous les jours, naissent des romans. L'esprit humain adore se promener dans l'esprit et les territoires (psychologiques ou géographiques) de ses semblables. Bien que les situations dramatiques ne soient pas multipliables à l'infini, les lieux où les inscrire changent, la façon de les décrire change : le lecteur ne demande qu'à se laisser promener par le romancier. Ceci durera tant qu'il y aura sur la planète une espèce humaine.


P. Harnois

On comprend que vous ne craignez pas le manque d'inspiration. Pas d'angoisse de la page blanche ?

J'ai des sujets dans mes tiroirs - tiroirs cérébraux - pour les dix années à venir, au moins. Romans, romans noirs, nouvelles, romans pour la jeunesse et même un journal de pêche et de chasse qui sera très bucolique, voire un peu fleur bleue.

Pourtant, vos romans s'inscrivent dans une réalité sociale plutôt sombre. Cherchez-vous, à travers vos livres, à changer les choses ?

Ma période "Engrenage" a été "engagée", certainement. Depuis, je ne cherche plus à enfoncer le clou. Bien qu'en écrivant (comprenez : pendant que je suis en train d'écrire) je ne songe pas un instant à délivrer un message, je ne peux nier que le résultat est là : involontaire ou non, transparaît le souhait que le lecteur prenne conscience de certaines choses. Cela relève du signal d'alarme. Et peut-être aussi, pour l'auteur (mais je n'ai aucune envie de m'allonger sur le divan du psychanaliste), la volonté d'exorciser certains démons. D'extérioriser un pessimisme afin de le partager avec les lecteurs et, ce faisant, de le diluer. Un temps j'ai eu quelques activités politiques. J'en suis revenu. A une époque où les médias ont une fâcheuse tendance à effleurer et seulement effleurer les sujets, le roman est le moyen d'al-

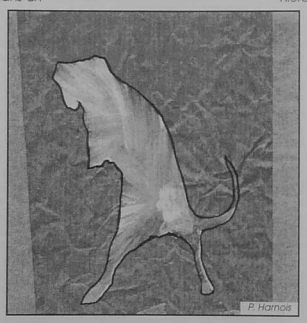
ler au fond des choses sans en avoir l'air, quand le pouvoir politique se laisse paralyser par tout un tas de fausses excuses, entre autres l'Europe, le libéralisme, la mondialisation de l'économie...

Justement. Vous êtes professeur d'économie. La connaissance des mécanismes économiques et de leurs effets vous a-t-elle mené sur le terrain de la critique sociale ?

Je ne suis pas professeur d'économie. J'ai fait des études supérieures de banque et d'économie et j'ai enseigné, détaché par la banque qui m'employait, dans un organisme de formation permanente. Ceci étant précisé, je dois dire que j'ai fait de l'économie par hasard. Je voulais être professeur de lettres. Inutile de vous dire que je ne regrette rien. Dès les premiers cours, l'économie m'a fasciné. Mais avouons que, lycéen, j'avais déjà un semblant de culture économique : j'ai milité deux ans aux Jeunesses communistes. J'en ai gardé la conviction que les idées de Marx ont libéré de l'esclavage des centaines de millions d'ouvriers et j'ai éprouvé beaucoup de peine, au moment de la chute du Mur de Berlin, de voir qu'on mettait Marx dans le même sac que Staline. A quel moment les nouveaux esclaves vont-ils se révolter ? La théorie capital-travail de Marx est de nouveau parfaitement valide. Le taylorisme sévit de plus en plus sous une forme sournoise dans le tertiaire, où on ne l'attendait pas. Je suis persuadé qu'on reparlera de Marx au XXI^e^ siècle. Pour revenir à votre question : oui, bien sûr, c'est évident que ma culture de l'économie sous-tend mon inspiration. D'ailleurs, me hante depuis quelque temps l'idée d'un roman qui serait une sorte de *Temps modernes* de la fin de siècle. Au lieu de Charlot vissant des boulons à la chaîne, ce serait un employé de banque (le secteur que je connais le mieux, mais on peut le dupliquer sur n'importe quel secteur) devant son ordinateur, et chez lui devant sa télé, son lecteur de CD-Rom, etc.

Vous avez déjà écrit ce roman, non ? *Les Endetteurs*...

Les Endetteurs dénonce certaines pratiques commerciales du secteur bancaire et la propension de nos contemporains à céder à l'appel des sirènes. Le sujet que je viens d'évoquer est différent.


P. Harnois

Avez-vous attendu d'avoir quitté la banque pour écrire ce livre ?

Pas du tout. Je devais toujours être à la banque au moment de la parution du livre. Ça ne m'aurait nullement gêné. En 1984, j'ai publié un roman très dur sur le système bancaire qui s'inspirait de mon expérience de syndicaliste. Quel a été le préjudice ? Un moindre avancement ? Sans doute. Il se trouve simplement que pendant que j'écrivais *Les Endetteurs* la banque a eu l'excellente idée de lancer un plan social (appelé, apprécions la saveur de l'euphémisme, "plan d'adaptation pour l'emploi") qui m'a permis de partir dans de bonnes conditions. J'y ai perdu le plaisir de voir comment aurait réagi ma hiérarchie. M'aurait-on viré ? Fait un procès ? Il y aurait eu matière à un autre roman. Hélas... Je plaisante : rien ne serait arrivé, car tout est vrai. Les banquiers auraient écrasé. Je peux vous confier une chose : j'ai eu au téléphone le président d'une des trois premières banques françaises, après qu'il eut fini le livre. Il se déclarait "profondément troublé". Je crois qu'il ne mentait pas. Mon livre effleurait cela, aussi : comment, au fur et à mesure qu'on descend vers le bas de la hiérarchie, les décisions sont interprétées jusqu'à devenir le contraire de ce qu'elles étaient au départ. Encore un autre sujet à développer. J'ai fait une communication à la fac d'Angers sur l'évolution du système bancaire des années 60 à nos jours. Le département des sciences humaines serait prêt à publier le récit de mon expérience professionnelle. Un document sociologique. Il est vrai que rares sont les écrivains qui ont eu une véritable, et longue, expérience professionnelle dans un secteur unique. Je n'ai pas dit oui, je n'ai pas dit non. J'y songe. Voyez, quand je vous disais que les sujets ne manquent pas...

Vous semblez fasciné par les faits divers. Y trouvez-vous votre inspiration alors que, paradoxalement, tout le monde s'entend aujourd'hui pour dénoncer la violence ?

Si j'étais fasciné par les faits divers j'écrirais un livre par mois. En cherchant bien, vous ne trouverez guère que deux ou trois de mes romans dont on puisse dire qu'ils aient été inspirés par un fait divers. Et encore, fugitivement inspirés. Le fait divers ne m'intéresse pas en tant que tel. Le fait divers est la matière du roman criminel, pas celle du roman noir. Ce que je peux retenir dans un fait divers, c'est sa valeur d'exemple, son caractère universel. Et ce qui m'importe, c'est ce qui l'a précédé. Pourquoi le coup de revolver a-t-il été tiré ? En soi, le coup de feu ne mérite pas plus d'une ligne. Par contre, on peut écrire deux cents pages sur le cheminement du personnage jusqu'à la seconde où il appuie sur la détente. Le lecteur qui verrait dans *Le Fossé* la narration d'un fait divers se tromperait d'un bout à l'autre, et j'en serais navré. Je m'attache à décrire la violence dans les têtes qui a mené à la violence de l'acte. La violence dans les têtes est la partie immergée de l'iceberg. J'accompagne le lecteur sous l'eau. A la surface, il n'y a presque rien à voir.

J'ai gardé la conviction que les idées de Marx ont libéré de l'esclavage des centaines de millions d'ouvriers et j'ai éprouvé beaucoup de peine, au moment de la chute du Mur de Berlin, de voir qu'on mettait Marx dans le même sac que Staline. A quel moment les nouveaux esclaves vont-ils se révolter ?

S'il vous fallait choisir, diriez-vous que l'écriture est plutôt un plaisir, une lutte, une thérapie ?

Un plaisir, c'est certain, sinon je ne le ferais pas. Une lutte, c'est évident : contre les mots qui vous échappent. Une thérapie ? Ai-je besoin d'écrire pour garder mon équilibre ? Une chose est sûre : si je n'écris pas, je suis en état de manque. Mais de là, à dire que je sombrerais dans la mélancolie si j'arrêtais d'écrire... Il me semble que j'ai d'autres balanciers, et des plus solides, auxquels me raccrocher : ma femme, mes enfants, mes amis, la pêche, la Bretagne, l'Irlande, la lecture, la peinture. Une autre certitude, cependant : achever un livre, le publier, rencontrer le lecteur, sont d'immenses satisfactions. Cela doit aider à vivre, que de savoir qu'on laisse une trace, même infime, de son passage sur Terre. C'est la supériorité du créateur sur le commun des mortels : si l'œuvre a une quelconque valeur, elle lui survivra. Il n'y a aucune vanité dans cette constatation, mais une forme de jouissance, certainement.

Vous connaissez bien l'Irlande. Pour quelles raisons ce pays vous attire-t-il ?

Permettez-moi d'éluder la question. Y répondre de manière exhaustive serait bien trop long. Et je crois y avoir répondu en publiant *Journal d'Irlande* et *Chroniques irlandaises*. Quelque six cents pages en tout. Comment pourrais-je résumer deux volumes en quelques phrases ? Allons, disons que l'Irlande a gardé un art de vivre que nous avons perdu, ou sommes en train de perdre. De quoi est fait cet art de vivre ? En deux mots, d'une désinvolture totale à l'égard du temps, d'un joyeux mépris de la mort et d'une résistance (qui va en s'amoindrissant, hélas) à la société de consommation. L'Irlande est une terre tout entière vouée à la spiritualité, consciente ou inconsciente. Et, étrangement, malgré que cette spiritualité fût longtemps dominée par l'Eglise et un nationalisme étroit d'esprit, elle n'a pas perdu de son poids, de son caractère tangible.

Projetez-vous de vous y installer un jour comme Michel Déon ?

A condition d'en avoir les moyens, oui, j'envisage dans l'avenir d'acheter une petite maison et de passer une partie de l'année en Irlande.

Vous êtes un ami de John McGahern. Que pensez-vous de la littérature irlandaise contemporaine et de cet auteur en particulier, dont l'œuvre traduite est marquée par un pessimisme chronique ?

L'Eglise a convaincu les Irlandais que la confession les lavait de tous leurs péchés. Que ce qu'ils confiaient au prêtre dans le secret du confessionnal était effacé dès qu'ils en sortaient pour réciter trois Pater et trois Ave. Que le patriarcat était la règle absolue. Les romanciers contemporains, et Joyce avant eux, ont montré l'inverse. Ont ECRIT l'inverse. Ils n'ont pas encore été totalement pardonnés.

C'est Oscar Wilde qui a dit quelque chose comme ceci : "Les gens nomment immorales les œuvres qui leur montrent leur propre immoralité" McGahern et les autres ont mis la société irlandaise en face de cette réalité : que cette île, bénie par l'Eglise, n'était pas différente des autres communautés humaines. Il est normal que le pessimisme qui en ressort soit considérablement épaissi. Les Irlandais croyaient avoir une âme liliale, on la leur montre noire. Ceci dit, pessimisme ne veut pas dire nihilisme. Le pessimisme naît de l'âpreté du conflit entre l'ordre établi et les éléments (les nouvelles générations) qui le contestent. Pour autant, il ne s'agit pas de détruire. Il s'agit de faire comprendre à l'Irlande ("cette truie qui dévore ses petits", disait James Joyce) qu'elle doit se nourrir autrement qu'en dévorant les Irlandais. La force et le génie des romanciers irlandais, et McGahern en est le meilleur exemple, ont été d'atteindre l'universalité à partir de leur petit bout de terre. Au-delà de l'âme irlandaise, ils parlent de l'âme, tout simplement.

Pour vous l'Irlande rime aussi avec pêche, une activité solitaire et silencieuse, comme l'écriture. Trouvez-vous dans ce loisir des sources d'inspiration ?

Pour vous amuser, répondons : directement, oui, une fois. Ça a donné *Histoire d'ombres*, un roman noir dont l'action se déroule au bord du Doubs, dans une auberge de pêche.

Plus généralement : la pêche à la mouche est une activité éminemment poétique. Vous contemplez le ciel et l'eau, et il y a en effet, très souvent, pour ne pas dire, tout le temps, des descriptions de ciels et d'eaux (lacs, rivières, fleuves) dans mes livres. Et l'écrivain est un pêcheur de mots.

Certains de vos ouvrages ont été adaptés à l'écran (*La Mariée rouge, Histoire d'ombres*). Vous travaillez vous-même à l'adaptation de *Marée basse* et de *Connemara Queen*. Que retirez-vous de ces expériences ?

Vaste problème ! En continuant de filer la métaphore halieutique je peux dire que l'écriture d'un roman, c'est la pêche à la mouche et participer à la réalisation d'un film, c'est embarquer sur un chalutier dont le capitaine et l'équipage sont payés à la part, le producteur étant l'armateur.

A priori, l'écrivain, jaloux de son indépendance et de sa solitude, n'est pas fait pour ce genre de travail. Néanmoins, il a intérêt à le faire, au moins pour deux raisons : primo, s'il veut qu'on ne trahisse pas trop son oeuvre ; secundo, raison bassement matérielle, s'il veut avoir une part substantielle du gâteau (il faut savoir, par exemple, qu'en matière de téléfilm le scénariste perçoit 50% des droits).

Les conflits peuvent naître de ces deux choses : le couple producteur-réalisateur propose une vision différente de celle de l'auteur du roman. L'auteur accepte ou non cette vision, et selon la confiance qu'il accorde au dit couple, décide de participer ou pas à l'adaptation. Exemple : je n'ai pas participé à l'adaptation *d'Histoire d'ombres*, ni à celle des *Endetteurs* (un téléfilm qui vient d'être tourné par Luc Béraud et que vous verrez à la rentrée sur F2 sous le titre de *Crédit-Bonheur*) parce que les scénaristes étaient de première qualité. Et parce que je n'en avais pas envie. Il y a aussi cela : le désir ou non de l'auteur.

J'ai adapté *Marée basse*, avec Michel Favart qui devait être le réalisateur. Mais je crains que ce film ne voie jamais le jour.

Connemara Queen est encore une autre histoire. Depuis sa parution, ce roman a été acheté trois fois et les trois producteurs successifs n'ont pas pu monter l'affaire. Je suis sur le point de signer avec un quatrième qui est en train de lire mon adaptation. Ce roman, j'avais vraiment envie de l'adapter. Il me semble qu'il faut parfaitement connaître l'Irlande. Je n'accepterais de m'effacer qu'à une condition : que l'adaptation soit faite par un scénariste irlandais. Nous verrons bien.

> Un écrivain, en une ligne, peut faire avancer une armée de dix mille soldats. A l'écran, ça coûte des semaines de travail et des millions de francs...

Positives ou négatives, ces expériences ?

Les deux. Le positif : tout d'abord, le plaisir d'accéder à un autre métier qui est de transformer les mots en images. A ce propos, on dit souvent que les auteurs de romans noirs ont une écriture visuelle, qu'ils sont faciles à adapter. Cela tient tout simplement au fait qu'ils décrivent des comportements, et non des sentiments. Les sentiments naissent des actes. Ce sont les américains, Hemingway en tête, qui nous ont appris l'écriture behaviouriste, à une époque où en France on tournait en rond autour du roman psychologique.

Un scénario étant la description des comportements, il est normal que des pans entiers d'un roman noir puissent être pris tels quels lors de l'adaptation.

Ensuite, soyons réaliste, les adaptations audiovisuelles apportent des rentrées d'argent sans commune mesure avec la modestie des droits d'auteur ; plus un "ricochet" sur ces droits d'auteur en ce sens qu'un film vu par des millions de téléspectateurs relance les ventes du livre ; et enfin, votre notoriété, du fait que votre nom apparaît sur l'écran et dans tous les programmes télés, s'élargit d'un coup. L'attention des autres chaînes et d'autres producteurs est attirée.

Le négatif ne serait pas bien dramatique si le temps n'était pas notre première richesse : discussions à n'en plus finir, problèmes juridiques, repentirs, en résumé d'énormes pertes de temps et d'énergie. Je peux vous confier que le dossier "adaptation" de *Connemara Queen* - lettres, télégrammes, télécopies, projets de contrats, contrats annulés -, est plus épais que le manuscrit lui-même, et l'affaire n'est pas encore concrétisée.

Enfin, dans le négatif, réduction du roman à un schéma. Réduction nécessaire. Sur un roman de deux cents pages, qu'est-ce qu'on peut garder pour un film d'une heure et demie ? Vingt, trente pages ?

La trahison, en d'autres termes ?

Un film est forcément une trahison, ne serait-ce que pour cette question de durée. Et de moyens. Vous connaissez la fameuse boutade : un écrivain, en une ligne, peut faire avancer une armée de dix mille soldats. A l'écran, ça coûte des semaines de travail et des millions de francs...

Concernant la trahison, je suis donc philosophe, voire cynique. Celui qui a peur d'être trahi ne vend pas les droits d'adaptation. Si on les vend, il faut simplement brûler un cierge et espérer qu'on sera très bien trahi. Le risque n'est pas si grand que cela. Il ne faut pas oublier que les réalisateurs dignes de ce nom sont aussi des créateurs, qu'ils maîtrisent un autre moyen d'expression qui a ses règles, qu'ils ont leur propre univers, bref il faut leur faire confiance. En outre, le fait qu'ils aient décidés de tourner un film d'après votre roman prouve qu'ils vous respectent aussi. N'oublions pas qu'un film tourné d'après un roman c'est aussi très souvent, et heureusement, une histoire d'amour entre réalisateur et œuvre littéraire.

Vous avez écrit *L'Oisif surmené*, un livre destiné aux jeunes. Ce roman est-il autobiographique ?

Je suppose que vous vous référez au titre et non pas à l'histoire, complètement délirante... Je ne suis ni oisif, ni surmené. Je travaille beaucoup, mais en prenant soin de garder une bonne hygiène de vie. Pêche, chasse, aquarelle, jardinage. Et pas de surmenage intellectuel, qui serait nuisible. Le cerveau a besoin d'être "aéré" pour bien fonctionner.

Pouvez-vous nous parler de votre prochain livre et nous dire quel fut votre dernier livre lu et apprécié ?

Je viens de terminer mon prochain roman à paraître à la rentrée chez Denoël. Bien qu'il soit très sombre, comme d'habitude, pourrait-on dire, ce n'est pas à proprement parler un roman noir. Ce n'est pas la mort violente qui fait avancer son intrigue. Il y a deux morts violentes, mais qui constituent la charnière entre les deux parties du livre : côté ombre, côté soleil. Mais la lumière solaire de la seconde partie n'est pas moins ténébreuse que l'obscurité de la première. On trouvera dans ce roman pas mal de thèmes récurrents chez moi : la pulsion de destruction et de mort, le désir de s'élever et l'emprise du destin. Le mythe d'Icare et celui de Pygmalion. Une espèce de symbolisme par moments très romantique, rapporté à la société actuelle. Grosso modo, je raconte l'histoire d'une chanteuse de thés dansants égarée dans une boîte à bals rétros des Monts-d'Arrée où elle va rencontrer un poète - maudit, comme tous les poètes ? - qui porte la croix d'un passé familial très chargé. Je n'ai pas envie de vous en dire plus.

Son titre ?

Pas de titre non plus. J'aurais trop peur qu'on me le pique. Ça m'est arrivé une fois. J'ignore si c'était par pur hasard ou parce que mon directeur littéraire avait laissé échapper ce titre dans un bistrot du VI[e] arrondissement.

Votre dernier livre lu et apprécié ?

Je lis énormément - rien d'étonnant à cela, je crois - et j'apprécie tous les livres que je lis. Ou, en tout cas, j'essaie de ne pas me tromper dans mes choix. Un livre peut ne pas me plaire dans son ensemble, mais il y aura toujours quelque chose à aimer.

Je viens de terminer un livre magnifique de Paul Nizan, *Antoine Bloyé*, réédité chez Grasset dans la collection "Cahiers Rouges". Paul Nizan était un formidable écrivain. Il a eu la malchance - et avec lui ses lecteurs et la littérature - d'être tué en 1940 dans les premiers jours de la guerre. Sinon, je suis certain qu'il serait aujourd'hui un des grands auteurs français dont on parle.

Les "Cahiers Rouges" et "L'Imaginaire" de Gallimard sont des collections où j'adore dénicher des textes d'auteurs injustement oubliés. Elles réparent l'oubli. Comme les textes sont les textes originaux "flashés", ces livres ont en plus le charme de la typographie ancienne, de la composition au plomb, lettre après lettre.

Entretien réalisé par
Briac Prévan

Bibliographie d'Hervé Jaouen

Romans

- La mariée rouge (Livre de Poche, 1989)
- La chasse au merle (Gallimard, n°533, col. Carré noir, 1984)
- La petite et le pêcheur (Gallimard, n°551 col. Carré noir, 1986)
- Quai de la fosse (n°15 col. Crime Fleuve Noir, 1991)
- Marée basse (n°8 col. Crime Fleuve Noir, 1992)
- Toilette des morts (n°21 col. Crime Fleuve Noir, 1992)
- Le crime du syndicat (Denoël, 1984)
- Histoire d'ombres (Denoël, 1986 ; Livre de poche, 1990)
- L'adieu aux îles (Mazarine, 1986)
- Les chiens du sud (Denoël, 1987)
- Coup de chaleur (Fleuve noir, 1987)
- Le fils du facteur américain (Payot, 1988)
- Connemara Queen (Denoël, 1990 ; Folio Gallimard n° 2483, 1993)
- Hôpital souterrain (Denoël, 1990 ; Folio Gallimard n°2424, 1992)
- Flora des embruns (Denoël, 1991)
- Les douze chambres de monsieur Hannibal (Stock, 1992)
- Ouragan sur les Gèbes (Denoël, 1993)
- Les endetteurs (Stock, 1994)
- Le fossé (Denoël, 1995)

Jeunesse

- Le monstre du lac noir (Syros, col. Souris noire, 1987)
- La croix du sud (même éditeur, 1988)
- Le cahier noir (Gallimard, col. Page blanche, 1992)
- La route de la liberté (Bayard, Je bouquine, 1995)
- L'oisif surmené (Seuil, 1995)

Littérature de voyage

- Journal d'Irlande 1977/1983 (Calligrammes, 1985)
- Journal d'Irlande 1977/1989 (éd. Ouest-France, 1990)
- Aimer l'Irlande (album, éd. Ouest-France, 1992)
- Petite prose (tran(s) irlandaise (Apogée, photographies de Georges Dussaud, 1995)
- Chroniques irlandaises (éd. Ouest-France, 1995)

ENTRETIEN AVEC ERIC HOLDER



ERIC HOLDER FAIT SON CHEMIN EN LITTÉRATURE, SANS BRUIT. IL A LA MÊME PATIENCE, LA MÊME HUMILITÉ, LES MÊMES DOUTES QUE CES PAYSANS DE LA BRIE DONT IL NOUS RACONTE LE TRAVAIL DANS "LA BELLE JARDINIÈRE" (PRIX NOVEMBRE 94). COMME EUX, IL CREUSE SON SILLON, SURVEILLE LE CIEL, ARRACHE LES MAUVAISES HERBES ET, SANS ATTENDRE LE RÉSULTAT, PASSE DANS UN AUTRE CHAMP.

CETTE FOIS ENCORE, LA MOISSON EST BONNE. "LA BELLE JARDINIERE" EST UNE "BÉCANE" BIEN RÔDÉE. ELLE ROULE LENTEMENT AFIN DE NOUS LAISSER LE TEMPS D'ADMIRER LE PAYSAGE, D'ENTENDRE BATTRE LES CŒURS ET LES MOISSONNEUSES.

J'AI RENCONTRÉ ERIC HOLDER À DINAN, LORS D'UNE FÊTE DU LIVRE. IL Y AVAIT BEAUCOUP TROP DE MONDE ET DE BRUIT POUR POUVOIR ÉCHANGER AUTRE CHOSE QUE DES BANALITÉS. IL VEUT BIEN RÉPONDRE AUJOURD'HUI AUX QUESTIONS QUI N'AVAIENT PAS ÉTÉ POSÉES HIER.

LUCIEN MEYRONEIN

Vous voici maintenant un auteur dont on parle et sur lequel on écrit. Cette reconnaissance du public et de la profession a-t-elle une influence sur votre travail (1) ?

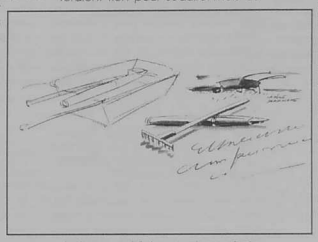
Malgré, oui, une presse abondante et élogieuse, je n'ai rien d'un auteur à grands tirages. Bernard Frank écrivait qu'on ne publie jamais que pour un "village" de lecteurs. C'est mon cas. J'en connais certains. D'autres m'écrivent. Avec "La belle jardinière", j'ai rencontré des *correspondants*. Des hommes et des femmes que j'estime de grande qualité. S'il faut entendre dans les mots "reconnaissance du public" que je pense parfois à tel ou tel en écrivant ceci ou cela, et que je me demande si je suis à leur hauteur d'humanité, alors oui, ces mots prennent un sens. Quant à la presse, bien entendu, ce serait ennuyeux de n'avoir aucun écho de ce qu'on fait. Reste qu'à la grâce de certains de leurs papiers, quelques critiques deviennent également des amis, en lecteurs eux aussi attentifs.

Dans "La belle jardinière", couronné en novembre 1994, vous arrêtez, en partie, de vous frotter aux bipèdes pour attaquer le ciel et la Terre. Lesquels vous ont donné le plus de fil à retordre ?

Bipèdes, Terre, ciel... Je n'ai pas le sentiment de "m'attaquer" ou de "fil à retordre", mais celui de l'ouverture lente au monde. Il me paraît significatif que les premiers livres aient été placés sous le signe du "je" et dans des endroits clos sur eux-mêmes. Puis l'on passe au "tu", au "vous", au "ils". A la Terre comme au ciel, enfin. Votre question est juste - et fine - dans la mesure où "La belle jardinière" est la marque enfin aboutie d'une vision qui va, depuis, s'élargissant encore, tout en faisant abstraction du moi décidément peu intéressant.

De "Manfred" à "L'homme de chevet", on se souvient de votre attirance et de votre compassion pour des personnages toujours 'limites'. N'avez-vous pas la même attirance et la même compassion pour cette région, si joliment décrite dans le récit qui ouvre "La belle jardinière" ? Une région aussi 'limite', qui ne semble exister que pour elle et vous. Un peu comme l'Irlande de Manfred ?

Oui, oui, oui. Si l'Irlande existe bien, elle, tout comme la Bretagne, des pays en soi, cette région-ci n'est pas nette, mal définie, avec un charme diffus, et des mauvais côtés criants. Elle est comme "les personnages" que j'aime observer, pas évidents, pas propres sur eux, et qui ne feraient rien pour séduire. Mais au-



dedans, quoi ? Je ne sais pas, justement, je tourne autour, donc j'écris.

Au contraire, le Sud, que vous abordez avec "Le fils de son père", ressemble à un décor abandonné de cinéma. Tout paraît hors du temps : la 2 cv du père, le chemin autrefois goudronné, une vieille moto, un hamac en charpie... Même les personnages ont des airs de figurants. La nostalgie n'a-t-elle pas brouillé votre vision ?

La nostalgie a complètement brouillé ma vision du Sud. Je n'aimais pas les gens du Sud, où j'ai passé une partie de l'enfance, et toute mon adolescence. J'y avais très peu d'amis et beaucoup de conflits. Je me battais - physiquement et moralement - avec une certaine constance. Je suis né une deuxième fois en quittant le Sud, mais cette fois, à ce qui m'intéressait. Cependant, à mesure que le Midi s'éloigne, il se teinte de couleurs inattendues. Je suppose que c'est parce que j'ai quand même eu quinze ans là-bas, et qu'ils n'appartiennent, au fond, à personne d'autre. Le syndrôme stupide "service-militaire-qu'on-raconte-à-mesure-qu'on-l'oublie", je suppose.

"La météo", "la murette", "le champignon", "le P.M.U", sont comme des pauses dans la dynamique de l'ensemble de "La belle jardinière". Il y a de l'émotion, du rire et des odeurs. Le lecteur se régale, il en redemande. Avez-vous eu la même impression, à l'écriture ?

Oui également. "La météo", "La murette", etc. sont chargées d'être des repos éveillés, peu douloureux, et assez joyeux des cadeaux que fait parfois le monde. Je suis content si cela se sent à la lecture. A l'écriture, quand j'ai le sentiment de "trouver", et que je ne peux expliquer par rien, je deviens primesautier. Dubuffet parlait très bien de cela.

Dans le dernier récit (toujours La belle jardinière), vous semblez avoir fait le tour de vos émotions bucoliques. Le gui et le houx ne sont plus que des alibis pour justifier Nicole, la gagneuse, J L B, encore des personnages 'limites'. J'ai envie de vous demander si, comme Goethe, "toute la souffrance du monde vous étreint" ?

Il semblait surtout intéressant, dans le dernier récit, de remettre Paris en butoir, ainsi qu'en bout de voie, à la SNCF - même si le petit fait d'en vendre est vrai : le gui et le houx servant de transition, de titre de transport entre la province et la capitale. Pour le reste, je ne sais si "toute la souffrance etc.". Goethe paraît bien immense, ce dont je suis sûr, c'est d'être du côté des pauvres, des blessés - et contre, au point que

cela finisse par former un aliment, "un réservoir d'écriture", les notables en pantoufles, les retraités qui relèvent les plaques minéralogiques, les vieillards de trente ans qui entourent leurs pavillons de barbelés avant de lâcher les chiens, ce monde de la peur figée - que Jaccottet, avec plus de douceur, résume en posant cette admirable question : "Quelles pensées moisissent dans ces têtes-là ?".

Quel rôle joue le dictionnaire lorsque vous écrivez ? Vous employez des mots peu usités (*cistes, restanques, calade, sedum, calfat, craterelle*, etc.) où l'on se dit que le dictionnaire comme mode d'emploi, fiche technique ou livre de cuisine ne veille pas très loin de votre vieil ordinateur pour arraisonner *in fine* le mot idoine et adéquat.
Je ne cherche pas de mots dans le dictionnaire. Les mots me frappent dans d'autres livres, à l'œil, mais aussi dans d'autres situations, à l'oreille. Lorsque j'écris, je ne saurais dire pourquoi, c'est ce mot-là et pas un autre qui surgit (et je vous rappelle la belle formule de Ludovic Janvier : "Les écrivains, ces fétichistes du bien nommer"). Le dictionnaire n'est là qu'à des fins de vérification, le Robert, mais aussi un Larousse début-de-siècle, pour ce qu'on y retrouve des mots éteints. Je consulte également - mais ce n'est pas un dictionnaire - le Grévisse.

"*La lame grise du ciel le* (l'horizon) *tartine d'un bord à l'autre du ciel". "La route, un fil de laine noire". "Si l'on se souvient de la moisson, c'est qu'elle est, ici, la fête primitive. Le fruit de l'année. Contemplée depuis décembre, c'est une lueur en haut d'un puits". "Le soir, dans l'air pâle strié des tirs d'insectes..."* Des images justes, fraîches, ferrées parsèment votre prose. Avez-vous sous la main ou plutôt dans la pensée, une petite théorie portative de l'image poétique tout comme Pierre Reverdy pour qui, le poète crée "une forte image, neuve pour l'esprit, en rapprochant *sans comparaison* deux réalités distinctes dont l'esprit seul a saisi les rapports". Savez-vous comment naissent toutes ces images, ces métaphores en vous, qu'est-ce qui se passe alors dans votre tête ?
C'est une question à laquelle il est extrêmement difficile de répondre. Les images, les métaphores émergent d'une alchimie mystérieuse. On ne sait pourquoi, lorsqu'on écrit, on a le sentiment, tout à coup, de "trouver". Les poètes s'interrogent constamment sur cela, qu'est-ce qui fait qu'un poème surgit ? Pourquoi est-il juste ? Comment l'a-t-on attrapé ? Pour moi, la seule chose que je sache avec certitude, c'est, en écrivant, d'être *au bord* de "trouver", et que pour y parvenir, il s'agit de ne surtout pas truquer les mots, de mentir et de se mentir. L'image, encore une fois, juste, ne survient que dans un état d'absolue sincérité. A tous les sens du terme, on sent qu'on ne se trompe pas.

Tout comme Raymond Carver, peut-on dire de vous que vous êtes un prosateur minimaliste ou réfutez-vous cette appellation ?
Je n'ai rien à voir avec Carver, qui est unique, et inimitable. En revanche, j'imagine, à tort ou à raison, que tout texte court est fondamentalement minimaliste (j'éprouve peu d'intérêt à l'égard des nouvelles en forme de mini-roman). Qu'il est chargé de la même grâce qu'un croquis, ou qu'une aquarelle, par rapport aux tableaux. C'est la raison pour laquelle je divise sciemment mon travail en deux : d'une part, des textes, oui, archi-minimalistes, et qui vont aux éditions Le Dilettante, de l'autre, des romans qui réclament à mon avis plus de souffle, davantage, mettons d'envergure, et qui sont destinés à Flammarion. Ils n'ont pas forcément les mêmes lecteurs, par ailleurs.

Enfin, question subsidiaire et quelque peu indiscrète : dans "La belle jardinière" mais également dans certains textes que vous avez écrits précédemment, on retrouve cette perpétuelle "angoisse" du chèque qui n'arrive pas. Est-ce qu'aujourd'hui, Eric Holder peut enfin vivre de sa plume ?
La veille de recevoir ce prix Novembre, j'étais en train d'élaguer un tiers de ma bibliothèque, de le fourrer dans des sacs afin d'aller le vendre chez les bouquinistes. Ce genre de choses ne m'est plus arrivé, donc, depuis un an et demi. Entre temps, j'ai pu réaliser deux rêves : acheter une tronçonneuse, et louer une abbaye, l'été, où j'ai fourré toute ma petite famille et la plus grande, quinze personnes, tandis que j'écrivais en haut.
On est au début de l'année (2), maintenant, et je recommence à attendre des chèques. Des petites sommes, des piges que j'ai faites, des émissions qu'on me doit, un à-valoir. Ce sera toujours comme ça, je suppose.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR LUCIEN MEYRONEIN ET PASCAL ROUGÉ.

1) *"Je suis l'écrivain le plus connu de Thiercelieux. 77, Seine-et-Marne. Thiercelieux compte une cinquantaine d'âmes, et il est inutile de chercher ce nom sur une carte. Ce n'est qu'un hameau, sans mairie, sans commerce, sans église, sans bar... On me dit qu'un autre écrivain réside à quelques kilomètres d'ici, à Montenils. Il rédige des notices techniques. Je n'irai pas le voir. C'est un concurrent."* La Belle Jardinière, p.9.

2) *Cet entretien a été réalisé courant janvier/février 1996.*

Bibliographie d'Eric Holder

AUX ÉDITIONS LE DILETTANTE :
- *Nouvelles du Nord*, 1984.
- *La Chinoise*, 1987.
- *Les Petits Bleus*, 1990.
- *La Belle Jardinière*, 1994.
- *En compagnie des Femmes*, 1996.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :
- *Manfred ou l'Hésitation*, Le Seuil, 1985.
- *Duo forte*, Grasset 1989.
- *L'Ange de Bénarès*, Flammarion, 1993.
- *Bruits de cœurs*, Les Sirènes, 1994.
- *L'Homme de chevet*, Flammarion, 1995.
- *La Tolérance*, dessins de J.-M. Queneau, chez Claude Stassart-Springer, 1995.
- *Mademoiselle Chambon*, Flammarion, 1996.

ENTRETIEN AVEC JEAN-LUC STEINMETZ



C'EST MOINS LE BRETTEUR QUE L'ÉRUDIT QU'IL FAUDRAIT VOIR CHEZ CE MOUSQUETAIRE - DOUBLURE DU PROFESSEUR TOURNESOL. IL SAIT TOUT OU PEU S'EN FAUT DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DE CES DEUX, TROIS DERNIERS SIÈCLES.

HISTORIEN DONC AUTANT QUE L'EXIGE SA SITUATION DE PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE NANTES, ÉCRIVAIN SURTOUT AU SENS PLÉNIER DU TERME. JUGEZ-EN PLUTÔT : POÈTE, PROSATEUR, BIOGRAPHE, ESSAYISTE, CRITIQUE LITTÉRAIRE, QUE DIRE D'AUTRE DE JEAN-LUC STEINMETZ SINON QUE POUR LUI LA POÉSIE IRRADIE EN UNE ESPÈCE D'ARBORESCENCE CHAVIRÉE LE TOUT ET LES PARTIES DE LA LITTÉRATURE MÊME.

BIEN QUE L'ON PUISSE AVOUER UN PETIT FAIBLE POUR LE CRITIQUE ET LE BIOGRAPHE (SON *ARTHUR RIMBAUD. UNE QUESTION DE PRÉSENCE* EST, À CET ÉGARD, UN CHEF-D'ŒUVRE), UNE RÉCENTE LECTURE DE CES DERNIERS POÈMES SEMBLE ANNONCER UN TOURNANT PLUS LYRIQUE QUI, À L'OREILLE, S'ENTEND COMME UN BRUISSEMENT DE FEUILLES...

PASCAL ROUGÉ

Vous avez été très marqué l'an dernier par un article du Monde qui précisait la découverte par des astronomes d'une nouvelle galaxie. D'où, peut-être, de nouvelles possibilités de vie insoupçonnée, d'un infini animé, habité... Etes-vous partisan des théories de l'univers en expansion ou bien cette trouvaille céleste ne fait qu'étayer de nouveaux rêves en vous pour enrichir de surcroît votre imaginaire de spécialiste de la littérature fantastique ?
D'autres existences à vrai dire, ça me préoccupe peu. J'aime me dire que l'homme est sur la Terre environnée d'astres et j'aime me sentir en connexion avec cette totalité. Dans mon esprit, il y a au niveau de l'infiniment petit les atomes, les gènes, puis à un autre niveau les astres, les constellations. Je me situe entre ces deux choses : ce qui est invisible en nous (et au niveau de la matière la plus infime) et ce qui nous environne. J'aime me dire qu'on est porteur de ces deux choses. D'une part, notre constitution est atomique, génétique et d'autre part, il y a l'astronomique. Pourtant, je ne pense pas que cela implique quoi que ce soit des deux infinis pascaliens. Pour moi, ce n'est pas générateur d'angoisse. C'est plutôt générateur d'équilibre et dans ma poésie précisément, j'essaie de trouver, par le langage, le moyen de dire cet équilibre.
Cette découverte était tout à fait remarquable. C'est un moment

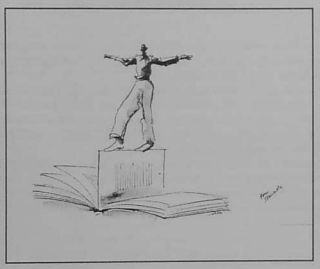
considérable dans l'évolution de l'humanité que ce moment où l'on perçoit qu'un autre univers est possible ; c'est la beauté du monde en expansion. Là, il y a une beauté qui n'est pas refermée, pas une beauté de marbre mais la beauté de l'inconnu, de la "*chute libre dans le matin*".

Venons-en à vos derniers livres : depuis l'été dernier, si l'on en croit votre recueil *'Sous la pesanteur naturelle'*, vous vous êtes mis en quête de votre future concession funéraire à Saint-Bénin dans le Calvados. Vous en avez même rédigé votre épitaphe : "et qu'on n'en parle plus". Que vous arrive-t-il ? Faut-il en rire ou plus sérieusement êtes-vous à ce point obsédé par l'aiguillon de la *mortalité* de l'âme, de la perte universelle comme vous dites ?

Je me suis toujours senti en accord avec ce qui était mortel. Ce petit texte "Sous la pesanteur naturelle" ne fait que reconnaître un lieu où je peux reposer ad vitam aeternam. Cela correspond à des préoccupations et des sensations qui mêlent très intimement la vie et la mort. Cela dit, je ne crois pas que j'ai choisi comme épitaphe "et qu'on n'en parle plus". Je suggère cela. Vous connaissez suffisamment mon style pour savoir qu'il n'y a rien de définitif dans ce que j'écris.

La pensée de la mort ne se raisonne pas chez moi en termes définitifs, puisque j'ai une conception proche de Démocrite. J'aime ce penseur de l'Antiquité. Ma vision atomiste de la composition de toutes choses fait que je conçois des quantités d'autres possibilités de vie, que la mort n'est pas une fin pour moi. Il y a une autre façon d'envisager le temps et c'est dans cet autre temps que j'aime me situer dès maintenant, le temps astronomique naturel et non pas le temps menacé de la chronologie humaine. Je renoue ainsi, mais presque à fleur de peau, avec d'anciennes pensées, telle que la pensée hindouiste ou encore celles de Lucrèce ou d'Epicure. De la même façon, je considère que les mots sont des cellules ou des atomes qu'il faut organiser entre eux et qui ont plus ou moins de chance de se rencontrer.

"A quelle nécessité finale convient-il de se rendre ?", demandez-vous dans ce même recueil. Cette question désespérée ne lasse pas d'étonner sous votre plume tant vous semblez vous consacrer corps et biens à la littérature. Quelle place réservez-vous à l'écriture ? Plus particulièrement, votre qualité de professeur de littérature vous a-t-elle amené à voir un envers et un endroit dans le miroir de l'écriture que vous traversez ?



Le fait que je suis professeur de littérature n'est qu'un épiphénomène. Le vrai phénomène, c'est que dès l'âge de sept ans, je vois cette scène originaire où dans une chambre d'enfant, face à un grand verger en Touraine, j'ai commencé à écrire. Je vois presque la première phrase qui, curieusement, était presque autobiographique. Cette phrase était générée par la présence d'une église et à côté de cette église, une maison où des gens étaient mystérieusement morts. Ce mystère - je l'ai su par la suite - était connecté au 'cancer'. Voilà. La proximité de cette maison un peu maléfique m'a surpris et comme elle était sur le chemin de l'école en pleine campagne, je crois que c'était déjà un motif d'écriture pour moi.

L'écriture est liée à une découverte de la mort, à la religion, face à un grand verger - l'été. Ces trois composantes sont peut-être les premières, ce sont celles que je vois. Enfin, pour être tout à fait franc, je crois que je reconstitue une scène originaire de l'écriture mais ce n'est pas évident que ce soit la première.

Votre phrase est par instants mallarméenne, à savoir accidentée, fragmentée, heurtée, sa circulation encombrée de rejets, d'incises, d'entailles... ?

Le style, c'est la façon que chacun a de faire arriver des mots et d'en constituer une phrase. Donc, il y a une phrase logique française, sujet, verbe, complément et puis, quand quelqu'un est écrivain ou même conteur oral, il a sa façon de faire arriver les mots qui correspond rarement à cet ordre logique parce qu'il retrouve et impose sa propre logique au langage. Mallarmé ? Pas spécialement mais assurément, je suis quelqu'un qui reconnaît que Mallarmé a bien vu qu'il y a rythme et style ; que le style est un rythme et qu'en plus, cela correspond au rythme de l'individu. Dans la poésie, je démarre immédiatement sur cette longueur d'onde du rythme, dans cette célérité tandis que pour des raisons de compréhension, de préparation du terrain, je suis peut-être moins rapide, moins abrupt dans mes essais. Je perturbe moins l'ordre normatif de la langue française parce que tout simplement j'ai affaire à un autre type de lecteurs.

Dans la poésie, on est immergé tout de suite dans le langage sans qu'il n'y ait rien d'informatif, de critique. Ma poésie, comme l'écrivait Tortel dans la préface de mon livre *Ni même*, est essentiellement interrogeante et essaie de formuler ce qui se passe et ce qui passe sous les yeux comme une écharpe colorée. L'écriture poétique est peut-être faite pour échapper d'une part, à une représentation réaliste de l'en dehors et d'autre part, à toutes explications.

Comment vous situez-vous aujourd'hui par rapport aux recherches formalistes de Tel Quel ou de TXT que vous avez fondé naguère avec Christian Prigent ?

Tel Quel n'existe plus, je n'ai pas à me situer par rapport à des choses qui n'existent plus. Souvent, quand un passé est à la mode, il se démode justement. Cela ne veut pas dire que je sois contre le moderne ni contre la modernité. Mais là, cela répondait à une urgence. Il y a eu des réponses mais la plupart du temps insuffisantes en ce qui concerne la poésie. Donc, on passe à autre chose.

C'est la même chose pour la peinture qui a beaucoup stagné, à un moment donné, après les grands courants d'abstraction qui nous sont venus des Etats-Unis. D'ailleurs, on est en pleine dérive en ce qui concerne la nouvelle peinture. On assiste à un retour du figuratif, à cet élément reconnaissable, à la mimesis.

L'écriture poétique elle-même doit aussi se placer dans le 'sens', en produire jusqu'à suggérer une certaine position de l'homme par rapport à l'astronomie par exemple (*pas seulement par rapport à l'homme, ça serait de la morale*) et non pas être constamment perturbée par les pires jeux de mots, les calembours qui, de ce point de vue, valent mieux quand on les sous-entend que quand on les surexpose.

L'expression poétique conduit-elle selon vous à une quête individuelle ou revêt-elle un caractère universel qui rapproche d'autrui ?

Je refuse le terme de quête et celui d'autrui qui suppose une reconnaissance paulinienne de l'autre que je n'ai pas. J'appartiens beaucoup plus au monde en expansion que ne suppose le terme *autrui*. Mon rapport avec l'herbe est aussi fort qu'avec ce que vous appelez autrui. C'est peut-être regrettable mais ma poésie n'est pas spécialement faite pour les hommes, encore que je m'exprime en termes humains. Je ne me situe pas dans un humanisme. Je suis un homme debout, un *homo erectus* dans un ensemble qui ne parle pas et les relations entre cet être debout et le reste qui ne parle pas sont aussi importantes que le contact humain. Quant au terme de quête, il supposerait que je cherche à aboutir. Or, j'ai une vision circulaire de la chronologie : "*circulaire le langage sur un abîme indifférent, puis quelques soufrances*"... La quête ne peut pas exister dans le circulaire.

Vous parlez de "l'élan de la jeune poésie actuelle". A qui pensez-vous ? Voyez-vous quelques constantes ou bien continue-t-elle à suivre son tracé subjectif vers des destinations à l'emporte-pièce ?

Quand je parle d'élan, c'est parce que d'époque en époque, il y a l'illusion d'un renouvellement. Mais je ne perçois pas beaucoup cet élan. Je trouve que la poésie française est en ce moment, en grande partie dominée par la poésie américaine. La poésie française a beaucoup de mal à se situer et si elle se situe, c'est justement par rapport à cette poésie américaine avec, chez la plupart de nos grands poètes (Roubaud, Deguy, Roche et quelques autres, beaucoup moins Bonnefoy) une fascination pour les Etats-Unis où, si on réfléchit bien, ce serait aussi pour eux une grande part de lecteurs qu'ils pourraient conquérir. Je sais très bien que ces rapports culturels sont déterminants et que malheureusement, la poésie française a du mal à se développer dans son propre lieu. Ceux qui la développent dans son propre lieu, c'est Jaccottet avec qui j'ai une très grande affinité, c'est Bonnefoy,

Le style, c'est la façon que chacun a de faire arriver des mots et d'en constituer une phrase. Donc, il y a une phrase logique française, sujet, verbe, complément et puis, quand quelqu'un est écrivain ou même conteur oral, il a sa façon de faire arriver les mots qui correspond rarement à cet ordre logique parce qu'il retrouve et impose sa propre logique au langage.

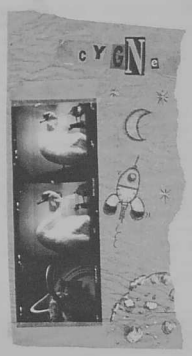
Réda, Lionel Ray ou encore Jean-Marie Gleize.
La poésie des objectivistes et des autres poètes américains (Olson, Wallace Stevens...), certains en France, jouent beaucoup sur la méconnaissance que leurs propres lecteurs ont de cette poésie américaine et du coup, ils l'adaptent chez nous, beaucoup plus qu'ils ne cherchent eux-mêmes à produire quelque chose de nouveau. Il y a des raisons économiques à tout cela, c'est-à-dire qu'une grande nation économique l'emporte aussi dans l'artistique. Ça, c'est une règle. Il y a peu d'exemples de petites nations qui arrivent à produire un grand essor artistique.
Cela dit, étant donné le cosmopolitisme actuel, on a l'impression qu'une poésie qui tiendrait compte de nos réalités géographiques serait une poésie régionaliste. Personnellement, je me situe par rapport à ce qu'on disait plus haut, c'est-à-dire aux atomes, aux astres. Je pense que c'est important de prendre conscience du paysage, de tout ce qui ne parle pas et de ce point de vue, Ponge nous a donné une leçon universellement reconnue. Dans la poésie française, c'est véritablement lui la bombe, le détonateur et non pas André Breton. Ponge crée une espèce d'unanimité pour toute la poésie actuelle. Il est presque nécessaire de passer par Ponge comme à une certaine époque, on ne pouvait concevoir un jeune poète qui ne connaît pas Apollinaire (au début du siècle) ou Breton (dans les années 30).

Dans votre livre *Signets (Essais critiques sur la poésie du XVIII^e^ au XX^e^ siècle)*, vous consacrez un premier article au brelan des *Poètes infortunés*, à savoir Malfilâtre, Gilbert et André Chénier ? Mais qu'est-ce qui distingue, dans leur vie tout comme dans leur œuvre, ces "Poètes-misère" du XVIII^e^ des *Poètes maudits* de Verlaine ? Vous parlez de mythe du poète malheureux, mais n'est-il pas singulièrement le même pour ces deux figures, ainsi que pour les Poètes Maudits du XX^e^ siècle d'Artaud à Jean-Pierre Duprey ?
On continue à vivre sur le mot de "poète maudit", or quand j'ai écrit cet article sur les poètes infortunés, c'était pour montrer quelles racines avaient les poètes maudits. Je crois que c'est essentiellement une mystification. Il se trouve que Verlaine a écrit *Les Poètes Maudits* tardivement en 1884, pour des raisons biographiques évidentes qui seraient trop longues à expliquer ici, et ce terme a beaucoup retenu les lecteurs pour la même raison d'ailleurs que le mot d'hermétisme, en ce qui concerne la poésie. Ce sont des mots-caches, des mots-écrans qui rassurent. En me posant cette question, vous retombez dans le piège. Je ne pense pas que la question de la malédiction règle en quoi que ce soit le regard qu'on peut porter sur la poésie.
J'ai écrit cet article pour montrer qu'auparavant les poètes étaient aidés dans la période de l'aristocratie, de la noblesse avant 1789. Ils étaient aidés par des seigneurs ou le roi puisqu'il y avait la condition du mécénat. Quand elle n'a plus existé, le poète (beaucoup plus que le romancier ou le dramaturge) s'est trouvé placé dans un état très difficile à vivre, très précaire. Donc, la malédiction du poète est d'abord économique. Puis on a créé un mythe où il y a eu un certain nombre d'individus qui ont considéré l'isolement du poète comme Vigny (*"Le Poète a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom"*). Mais ceci est à mettre en rapport avec un nouvel état économique non pas de l'intellectuel mais de l'écrivain.
Cela dit, il y a eu un Artaud, un Jean-Pierre Duprey... L'écrivain n'est pas là pour renforcer le consensus social, d'autant plus que le consensus social repose sur une vision du monde qui correspond à un état moyen qui n'a rien à voir avec l'individualité. Le poète a été là, à partir du XIX^e^ s. notamment, pour manifester sa personne, son individu face à un ensemble qui ne pensait plus, qui ne sentait plus et parce qu'il manifestait son individu, il était en contradiction avec cet ensemble. De là les difficultés qui, si on les dramatise, aboutissent à une notion de malédiction. Mais cette notion n'est acceptable que dans un monde où on croirait au pouvoir religieux de la parole. Que veut dire malédiction si on ne croit pas à un pouvoir religieux de la parole ? L'idée de poète maudit est à resituer dans tout cet ensemble et mon article n'a pas été écrit pour concéder au mythe du poète maudit mais pour montrer comment ce mythe s'était formé à partir des poètes infortunés. Ce terme indique bien non pas la malchance mais l'absence de fortune. Bien sûr, il y a des individus qui prennent toutes leurs forces d'une révolution contre la société. C'est assez rare d'imaginer actuellement une œuvre d'art qui soit en accord avec le milieu social où elle se trouve. Elle est plutôt contre, elle tire son énergie de ce 'contre'.
Je soulignerai le mot 'énergie' qui n'est pas nécessairement beauté. Il ne faut pas confondre ces deux mots. Aujourd'hui, on se trouve dans un monde qui confond violence, énergie, beauté. Je reste assez fidèle à cette idée d'une beauté, de quelque chose qui ne serait pas seulement de l'ordre de la force ou du dynamisme mais qui serait de l'ordre de l'accomplissement, de l'épanouissement heureux des choses. On sent très bien quand une œuvre est dans l'épanouissement ou quand elle est dans la crispation.

> Je pense que c'est important de prendre conscience du paysage, de tout ce qui ne parle pas et de ce point de vue, Francis Ponge nous a donné une leçon universellement reconnue. Dans la poésie française, c'est véritablement lui la bombe, le détonateur, et non pas André Breton.

Votre prose s'attele à décrire des expériences vécues, quasi immobiles, presque banales en somme où la catégorie aristotélicienne du Temps, pesant, semble vous happer. Une prose autobiographique ramenée, comme dirait Hugo Marsan, *au périmètre des exaltations intérieures*. Mais nul roman, nul imaginaire ou fiction purs, jusque-là dans votre biographie, alors que la poésie, la critique littéraire, l'exercice biographique... Pourquoi ?
Parce que je suis paresseux. Il y a une sorte de paresse du poète, tous les poètes connaissent ça. Le roman, le récit exigent préparation, construction, organisation de passages obligés : la description, les personnages, l'intrigue. Ce qui est étonnant dans la poésie ou dans la prose poétique c'est qu'on est immédiatement dans l'espace où ce qu'on dit va être tout de suite efficace. On est au sommet de la montagne où le vent souffle plus fort. On est là où il y a le plus d'aération, là où le torrent coule plus vif, là où l'air est le plus transparent. Pour moi, on est dans ces lieux avec tout ce que ça comporte de valorisant. C'est très différent de ce que pensent certains écrivains qui considèrent qu'il faut prendre la matière dans ce qu'elle a de plus sombre, de plus *merdique*, de plus noir, de plus catastrophique. Je fais intervenir la catastrophe mais je ne crois pas qu'elle peut nous aider particulièrement. Je la mentionne dans *Chute libre dans le matin* et dans les textes qui s'appellent *Quelques survies*.

Comment définiriez-vous votre poésie ? Elle me semble vouloir se frayer coûte que coûte un chemin exclusivement lyrique comme un bief de la sensation, sans jamais pouvoir éviter l'écueil de l'intellection, d'une pensée-vigile ? Qu'en pensez-vous ?



Tout poète est incapable de définir sa poésie parce que s'il la définissait, il ne pourrait plus continuer. Je suis dans une période où les gens me demandent d'en parler et depuis deux ans, on me le demande un peu plus. Vous voyez que les réponses que je donne ne sont pas des faux-fuyants mais elles remettent en question les termes explicatifs trop forts, les agrès, les ponts théoriques. En ce sens la préface de *Signets* remet en cause les agrès théoriques alors que c'est un livre d'essai critique.
Le terme d'intellection est un peu trop fort. Je ne me vois pas du tout comme un intellectuel. Mais si on tient à définir absolument ma poésie, il y a un certain rapport avec le temps, le langage. Parler comme si on n'était plus là. La parole arrive à se dire, à être secrétée par le naturel. Dès qu'il y a le langage, il y a le silence. Il est là dans le mesure où on n'a pas une succession continue de mots. Et ce qui fait la rythmique de chacun, c'est sa façon de produire du langage qui s'interrompt plus ou moins rapidement, de façon plus ou moins syncopée, rapide, prolongée. Donc, c'est vrai que le silence est là mais je n'ai jamais été à l'écoute du silence, car je suis d'une génération qui a trop entendu parler d'une valorisation du silence. J'ai toujours eu l'impression de religiosité, d'absence, de vide à ces endroits-là. Tous ces mots qui pourraient être affectés d'une majuscule, je les repousse, je ne les sens pas.
Dans *Chute libre dans le matin*, quelqu'un tombe/Le matin, c'est le début du monde. On se laisse tomber dans quelque chose qui va vers l'aube. Ce que j'aime bien, c'est quand les dimensions temporelles se chevauchent, que les éléments du présent, du passé et du futur se superposent, que tout forme un tissu comme l'air est aussi un tissu. Parfois l'été, quand il fait assez chaud et que l'on se promène torse nu, on a l'impression que la température extérieure est la même que celle du corps. On ne sent aucune gêne. J'aime ces moments-là où il existe une espèce de coïncidence entre le corps humain et le monde extérieur. J'aimerais que la poésie puisse restituer et même provoquer cette osmose, cette absence de souffrance ou encore supprimer la souffrance entre l'intérieur et l'extérieur. Nous sommes toujours des

forteresses. Chacun de nous est dans son 'for(t)' intérieur et puis, il y a l'extérieur, l'altérité. Ce n'est pas mal qu'à certains moments la barrière s'effondre, que le passage s'accomplisse sans douleur, sans difficulté. La poésie doit aussi témoigner et nous placer dans une aisance (ce qui ne veut pas dire une facilité) que malheureusement la vie quotidienne nous empêche d'avoir.

> C'est assez rare d'imaginer actuellement une œuvre d'art qui soit en accord avec le milieu social où elle se trouve. Elle est plutôt contre, elle tire son énergie de ce 'contre'.

Jean Malrieu a postfacé votre recueil *L'Echo Traversé* lors de sa publication en 1968. Que pensez-vous aujourd'hui de ce poète, de sa postérité ?

C'est quelqu'un que j'aime beaucoup. Je crois que c'était un homme vrai, mais qu'est-ce qu'un homme vrai ? En tout cas, il était sur l'échelle de la poésie, comme il y a une échelle de Jacob. Pour lui et pour quelques autres (Jaccottet, Tortel...) quand nous nous rencontrions, les questions de rivalités, d'écoles, de mouvements littéraires artistiques, n'existaient pas. On avait le bonheur de se sentir à égalité non pas de lecteurs (l'un était plus lu que l'autre assurément) mais dans un même lieu, respirant le même oxygène où quelques mots suffisent pour que l'on soit assuré de cette communauté très errante, très dispersée que supposent les poètes. J'ai toute une correspondance avec lui. Malheureusement, il est mort assez tôt Jean, cela fait vingt ans... Curieusement, il y avait des gens qui déjà le chapeautaient un peu comme Tortel le fut plus tard par des gens qui n'ont jamais compris pourquoi il avait ces affinités avec moi. Alors, il y a eu des numéros d'hommage pour Malrieu mais on ne m'a pas fait appel. J'aurais aimé dire des choses sur lui, j'avais des choses à dire et si je produisais les lettres qu'il m'a envoyées, il y aurait quelques surprises...

Pourquoi avoir retiré sa postface dans la réédition de *L'Echo traversé* ?

On ne l'a pas retirée. François Rannou a choisi d'éditer seulement le texte. La postface était conjoncturelle. Elle existe dans une édition et il y a l'édition de 95 qui intervient à un autre moment de mon histoire.

Vous dites : *'le lecteur, souvent gavé de lieux communs'*. Pourriez-vous approfondir cette pointe à l'adresse de la littérature d'aujourd'hui ? Les écrivains seraient-ils gagnés par une certaine rouille, l'oxydation d'un "*il y a rien de nouveau sous le soleil* ?"

C'est une banalité de dire ça mais on vit dans un monde alimenté par une parole médiatique qu'on a la paresse de ne pas analyser alors que l'intelligence et la sensibilité, c'est de reconnaître son propre fonds, l'exercice propre de son corps et de sa pensée sans être dans l'adhésion. Le fait de refuser est un acte d'intelligence et de vie. On est trop recouvert par une parole générale, une espèce de *doxa* qui nous empêche de produire notre propre individu.

Entretien réalisé par
Jean-Louis Lozac'hmeur,
Pascal Rougé
et Régine Rioult

BIBLIOGRAPHIE DE JEAN-LUC STEINMETZ

POÉSIE

- *L'Echo traversé*, 1968, réédition La Rivière échappée, 1995.
- *Ni même*, Ubacs, 1986.
- *D'hier*, La Rivière échappée, 1989.
- *Aujourd'hui de nouveau*, Ubacs, 1990.
- *Chute libre dans le matin*, Le Castor astral, 1994.
- *Sous la pesanteur naturelle*, Wigwam, 1995 (tirage limité).

ESSAIS

- *La France frénétique de 1830*, Phébus, 1978.
- *Le Champ d'écoute*, La Baconnière, 1985.
- *Pétrus Borel, un auteur provisoire*, Presses universitaires de Lille, 1986.
- *La Littérature fantastique*, P.U.F., "Que sais-je ?", 1990.
- *La Poésie et ses raisons*, J.Corti, 1990.
- *Arthur Rimbaud. Une question de présence*, Tallandier, 1991.
- *André Breton et les surprises de l'Amour fou*, P.U.F, 1994.
- *Signets*, J.Corti, 1995.

"APPROCHE DE GEORGES PERROS"

Yves Landrein

« Ce que j'écris est à lire dans un train, par un voyageur qui s'ennuie, et qui trouve sur la banquette, oublié, un de mes bouquins ».

Se donner à lire en pareille circonstance pourrait tenir de la modestie, indiquer quel lieu nous allons emprunter. Il ne faut pas s'y fier. La remarque est ambiguë, feutrée, tout comme peut l'être un compartiment de train. Plus loin, Georges Perros annonce la tonalité de la lecture : « La littérature reste pour la plupart des hommes - et femmes - une activité luxuaire. Je serais d'accord si tout le monde n'éprouvait le besoin de lire. A partir de là, je peux bien avouer que je préfère Kafka à Gilbert Cesbron, que s'il s'agit de perdre son temps à lire, eh bien ! soit, une heure avec Rabelais, c'est plus amusant qu'une seconde avec nos journalistes de toute encre».

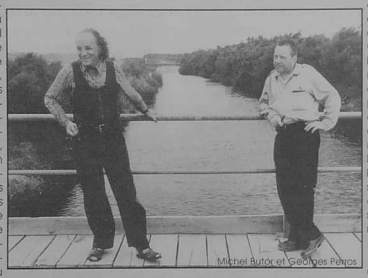
Un brin de parcours donc avec Georges Perros, comme tous ces (ses) frères en écriture, qu'il traverse dans les *Papiers Collés II*, enrichit de son passage, place dans le blanc de notre affectivité. Notre champ d'appréhension y est plus affûté que conseillé. A distance. Loin de toute rassurante familiarité. L'intimité à vif, c'est la " préface aux Divagations ", je veux parler de cette lumière coupante que Georges Perros tend au lecteur (laissant intact le privilège de sa réceptivité), celle du langage mallarméen, sans fioriture intermédiaire, au plus nu. Il nous entraîne dans sa fréquentation de l'œuvre, dès lors que, « Hors du chant, la mélodie expulsée, il reste l'idée même de ce chant qui permet la mélodie, et l'intervention humaine ». Du même coup, il prolonge la compréhension de l'œuvre, innervant ce qu'elle a de plus contemporain, futur : « Mallarmé ose l'aération dans l'espace mental le plus saturé, en vue d'une libération de nos angoisses mineures, au profit de l'unique, qu'il déplie, tendant, comme il dit si bien, à un espacement de la lecture ». Oui, intimité à vif, en ce sens que Mallarmé nous revient plus actuel (vivant) que nous n'en avions l'habitude. Également, c'est une remise en cours, à l'écart et ouverte.

D'autres lectures, d'autres portraits où l'amitié anime la couleur, la fait vivre, mais aussi d'autres prétextes à libérer cette charge d'amoureuse complicité, « d'aller aux champignons de la pensée » ensemble, l'éternité dans les valises. Ainsi de Jean Paulhan dont il dit : « Il est un des très rares hommes dont la mort ne me convaincrait pas, me laisserait un doute ; que je verrais sans surprise continuer à vivre, à réfléchir le plus lentement possible, in æternum ». Empreintes qui durent et se fortifient malgré/avec le temps. Et Jean Grenier : « Très proches, oui, d'une complicité naturellement insupportable, puisqu'il faudrait bien en sectionner le charme ». L'amitié, une approche douloureuse, un passage miné par ses limites ; l'amitié qui travaille au profond de l'amitié, dont l'intensité revendique une exclusive. « Mais quoi! Folle illusion, celle de se croire seul à être l'ami de nos amis. C'est s'exposer à d'étranges surprises ».

L'amitié, un état permanent, non sollicité, d'envahissement : la passion y émigre, établit un lieu d'extrême connivence où la rencontre sera possible dans une extériorité adéquate. Dedans et dehors porteurs du même signe, les mots n'ayant plus à se faire, la vie en posture de miracle, à perpétuité. Impossible osmose, le quotidien ne tolérant pas un tel régime. Georges Perros le sait, qui garde sous les mots la tentative, en vit la mesure acceptée. Son œuvre s'inscrit dans cette difficulté d'aller de soi à l'autre, le verbe n'ayant pas les moyens de commercer avec les seules apparences. Mais il y a toujours une respiration proche, quoique différée ou en avance parfois. Et dans la traversée de ce possible se signalent des visages, des voix : Gérard Philipe, Jean Vilar, Michel Butor. « Ses livres sont d'extraordinaires carrefours, j'allais dire pièges, où le hasard maté ne se veut comblé que par un autre hasard, d'ordre poétique. Magique ». Pierre Klossowski, Lichtenberg, Brice Parain, Jules

Renard... Portraits et lectures non sous cadre, mais dans le regard, à sa pointe de chaleur. Un silence actif en scelle toute la démesure.

L'écriture renvoie à une région en état permanent de métamorphose, ou plus simplement au constat des mouvements de l'homme en l'homme. On trouve dans les livres de Georges Perros la marque de ces bouleversements continuels qui font aller la vie. Couches successives dont le profil seul révèle. L'identité de l'œuvre (mais aussi son anonymat) se constitue de fragments, d'interstices, accumulés. Elle respire dans le même temps que le corps, sans vouloir y greffer une continuité factice. Une vie ordinaire suffit à ce profond écho qui couvre les pages : « Ne pas dire plus qu'on ne voit/plus qu'on ne sait, plus qu'on ne sent/c'est un métier très difficile/car la fable est au bout du compte». A partir de ce moment, Georges Perros n'utilise l'anecdote qu'afin d'en découdre avec l'illusion, d'en mesurer la quotidienne menace. Il surveille l'anecdote dans ce qu'elle porte de possible confusion, afin de retenir les forces qui animent sous la surface. Etre en prise directe avec le visible singularise alors les rapports, les annulent dans un immédiat non concerté. La réciprocité (des apparences) n'est plus nécessaire, ni même souhaitable. Ecrire passe par cette exigence (ce drame) : assumer la responsabilité du décalage, de l'exil, traduire cette condition de vie chargée d'absence(s). Georges Perros ne boucle pas des moments d'existence, derrière le premier cliché du réel se dissimule une autre version de l'événement ; et, ayant pris ses distances depuis longtemps, il traque ce possible sans limite, qui se prête ou non, selon. C'est de (dans) cet espace que sont nourris les quatre livres publiés (1) à ce jour par Georges Perros. Livres aboutis par une « écriture en hameaux », dès les premiers *Papiers Collés* il dit cet état de fait : « Si jamais je vais au-delà de cinq pages, sans rupture de rythme, sans distraction tranchant le fil, c'est que je me serai endormi sur le papier. Ce sont des notes qui cristalliseront « cette meute de mots en dérive », « une suite de notes, de *lignes*, qui s'ignoraient, s'ennuyaient depuis des années en attendant la mobilisation générale », dit-il à propos d'*Une Vie Ordinaire*. Les mots y trouveront leur rythme de « nature ». Rapidité de la note à la note qui suivra, tension imprimée par celle qui n'est pas encore, et qui transmet l'indicible charge du lendemain. Il y a dans ces déplacements permanents, cette chasse à (allez savoir quoi, puisque tout déserte avant l'heure), un regard porté qui cherche son propre regard : « Si nous vivions des siècles durant/on n'en finirait pas d'aller/au seuil de notre vérité/qui recule quand on la presse/et nous envahit quand on dort ». La vérité. Elle signale dans les notes par flux, les instants de tension ont leur retombée, mais Georges Perros interrompt le discours lorsque le temps n'est plus gorgé, cesse d'être vacant, boude la contradiction. Coupures imprévues souvent, reprises de même, éléments de la maîtrise que rêve la réflexion, qui permettent au lecteur de faire jouer son intelligence dans l'intervalle. Le texte suit sa piste, solitaire, dépouillé de tous les superflus qui ont tenté de l'embarquer dans leur manège. Cette pauvreté intentionnelle permet seule d'échapper à la répétition des actes connus et usés qui font la vie et essayent de s'immiscer dans l'écriture. Chez Georges Perros, l'opposition intérieure n'a d'autre but que de provoquer la disparition des motifs du conflit, de les mettre en défaut dans une réalité qui n'est plus leur lieu, mais celui du livre dans son projet, son questionnement, celui de la vie dans son attache avec le mystère d'autrui.



Michel Butor et Georges Perros

Une intimité dit son énigme, l'horizon qui nargue de tout son vide une présence tournée vers l'impossible, l'imprévisible. «Ce qui m'intéresse, c'est ce qui m'échappe. Et ce qui m'échappe me donne la mesure de ce que je suis ». Les mots se font alors l'écho de la béance, en expérimentent l'attrait (l'attraction) s'éprouvent à la sensibilité du nulle part où la chronologie est libérée. Georges Perros requiert, consent à l'espace où le langage efface dans sa progression, écarte toute progression pour en préserver l'espoir. « Libre, oui, pourquoi pas ? Chacun peut choisir son désert . »Souhait de se perdre en ce lieu d'indifférence qui serait l'identité dans sa démesure, hors d'elle-même, que rien ne laisse imaginer. Vouée à l'inachèvement, l'écriture devient complice du désir d'atteindre ce qu'elle signifie justement inaccessible, sa fonction la condamne à (se) poursuivre, mais également à statuer : « Pour atteindre ce qu'on pense, il faut aller au-delà de nos limites. Le résultat, ce sont nos limites elles-mêmes. » L'opération est identique pour tout ce que porte en lui Georges Perros, dans les mots : l'amour, la solitude... Il s'agit de retrouver une tentative à l'état pur, un possible non encombré, évident, ignorant de sa destinée. Tentative d'oubli total quant au mécanisme qui fait décider, agir, raisonner, et de là remonter vers l'origine.

« Ecrire, c'est comme dormir, mais à rebours. » Une lutte à contre-courant est déclarée, se déclare, pour Georges Perros, et quelques autres qu'il connaît bien : « Il y a quelque chose qui demande à être dit par l'homme, et justement, et uniquement par l'homme, parce que l'homme est infirme de naissance, et que cette chose a bien choisi sa victime, lui donnant à parler sans lui donner la parole. » Constat par le langage de ce qui l'appelle et se dérobe à sa venue, de ce qui l'achève et lui permet de commencer, de ce qui ne l'a pas encore entamé, mais dont il a déjà le sentiment de fluidité. Les mots absorbent ceux qui les (leur) ont causé, pour les entraîner dans l'expansion d'où ils tirent leur véritable influence. Même fixés sur le papier, ils gardent leur pouvoir de déroute, l'éventualité du lieu inconnu, la chance d'un exil en cas de piège. Ils donnent à voir par fragments. Dehors les relie, leur accorde une possible continuité, les envahit de son air nomade. Interrogation constante, mobile, de l'insaisissable qui règle le mouvement même de l'interrogatoire. « Mouvement interne le plus dénué de vie ». Les événements sont relégués. « L'homme devient le rêve qu'il fait de l'homme », Georges Perros s'y tient au plus près (prêt), pour (avant) la rencontre, une sorte de complot d'indifférence nomme alors l'inespérable. Rien d'une croyance instituée en un ailleurs, mais plutôt une nostalgie qui assaille en l'homme, qui le fait : « Ecrire est un acte religieux, hors toutes religions. Ecrire, c'est accepter d'être un homme, de le faire, de se le faire savoir, aux frontières de l'absurde et du précaire de notre condition. Ce n'est pas croire, c'est être certain d'une chose indicible, qui fait corps avec notre fragilité essentielle ».

Ce que Georges Perros donne à lire tend vers cette zone à déchiffrer, dont l'amour serait le signe majeur en question. La présence d'une hantise, la face cachée d'une puissance qui sécrète les mots, hors leur sens, le passage par son propre obscur : « J'écris quand je sens que je passe par moi », forment l'essence de la démarche. Le vœu de cette démarche résonne infiniment.

1) En 1977, au moment où ce texte a été écrit "Papiers Collés III" n'était pas encore paru.

A signaler la parution de "L'Occupation" de Georges Perros aux Editions Joseph K, édition établie par Yves Landrein.

BIBLIOGRAPHIE

- *Papiers collés*, Paris, Gallimard, Le Chemin, 1960 (repris dans la col. "L'Imaginaire", 1986)
- *Poèmes-bleus*, Paris, Gallimard, Le Chemin, 1962
- *Une vie ordinaire*, Paris, Gallimard, Le Chemin, 1967 (repris dans la col. "Poésie Gallimard", 1988)
- *Papiers collés II*, Paris, Gallimard, Le Chemin, 1973 (repris dans la col. 3L'Imaginaire", 1989)
- *Huit poèmes*, Lausanne, Alfred Eibel, 1974 (2ème éd.) (repris dans "*L'occupation*", Nantes, Joseph K, 1996)
- *Echancrures*, Quimper, Calligrammes, 1977 (repris dans "*L'occupation*")

Posthumes

- *L'ardoise magique*, Charleville-Mézières, Givre, 1978
- *Papiers collés III*, Paris, Gallimard, Le Chemin, 1978
- *Notes d'enfance*, Quimper, Calligrammes, 1979
- *Lexique*, précédé de *En vue d'un éloge de la paresse*, Quimper, Calligrammes, 1981
- *Lectures*, comptes rendus et articles critiques, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1981 (notes de lecture parues dans la NRF)
- *Les yeux de la tête*, Le Nouveau Commerce, 1983
- *Je suis toujours ce que je vais devenir*, Calligrammes/Bretagne, 1983. Dessins et peintures de G.Perros
- *Lettre-préface*, Quimper, Calligrammes, 1983
- *Gardavu*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1983
- *Télé-notes*, Rennes, Ubacs, 1992

Correspondances

- *Jean Grenier/Georges Perros. Correspondance 1950-1971*, Quimper, Calligrammes, 1980
- *Lettres de Georges Perros à Jean Roudaut* in Faut aimer la vie, 1968-1978, Paris, Eibel, Fanlac 1981
- Jean Paulhan/Georges Perros. Correspondance 1953-1967, Quimper, Calligrammes, 1982
- *Lettres de Georges Perros à Michel Butor. 1956-1967*. Préface de Jean Roudaut. Rennes, ubacs 1982
- *Lettres de Georges Perros à Michel Butor. 1968-1978*. Préface de Lorand Gasper. Rennes, Ubacs, 1983
- *Lettres à Brice Parrain*, NRF, juillet-août 1987 et janvier 1988
- *Lettres de Georges Perros à Lorand Gaspar 1966-1978*, Picquier, 1989
- *Georges Perros/Michel Butor. Correspondance 1956-1978*, Nantes, Joseph K, 1996

CALAFERTE, TOUJOURS VIVANT

de Friac Prévan

"Apparemment, Dieu m'a joué un sale tour en me branchant le sexe et la cervelle sur le même accumulateur"
Louis Calaferte - Septentrion



S'il est un écrivain qui vivait sans cesse avec une "tempête sous son crâne" , c'est bien Louis Calaferte. Lors de ses rares passages dans les médias (un peu moins rares sur la fin, après le succès de la "*Mécanique des femmes*"), sa colère l'emportait souvent. Malgré son âge, il était incontrôlable sur un plateau. Il avait refusé de participer à l'émission para-littéraire de PPDA (Ex libris), après que celui-ci lui eut envoyé une assistante pour déterminer ce qu'il allait pouvoir dire en direct. Autant essayer de le couper au montage ! Calaferte se moquait de son image et du service après-vente (*"le livre est sacré, disait-il, ce n'est pas quelque chose qu'on prostitue"*). Il se contentait d'être, là où tous les autres tentent de paraître. Comment expliquer cet état de rebellion permanente ? Calaferte appartenait aux êtres que l'état du monde indigne au point de les rendre malades. Il ressentait physiquement la nécessité de traduire dans l'écriture ce qu'il éprouvait : *"L'angoisse est créative parce qu'il faut s'en libérer. Or l'angoisse vous bouffe, elle vous liquide, ou vous essayez de liquider l'angoisse et il se passe un acte créateur."*

•

Raconter la vie de Calaferte n'a pas de sens : elle est dans ses livres. Son enfance d'immigré italien dans le sous-prolétariat de la "zone" lyonnaise (*"Requiem des innocents"*), son adolescence précoce dans la France de l'Occupation (*"C'est la guerre"*), son apprentissage de la vie parisienne (*"Septentrion"*), sans oublier les Carnets qui en disent plus sur l'homme que n'importe quel article comme celui-ci. Il faut cependant revenir sur certains épisodes-clé de son existence...

Dans le Paris de l'après-guerre, Calaferte apprend que Joseph Kessel s'intéresse aux jeunes écrivains. Il lui écrit. Celui-ci répond. Il lui présente alors un épais manuscrit. Pendant deux mois, ils vont mettre en forme ce premier livre. A sa sortie, *"Requiem des innocents"* est un succès. Sous la pression de son éditeur, Calaferte écrit un second livre, *"Partage des vivants"*, qu'il reniera plus tard. Se sentant enfermé dans la logique du milieu littéraire 'parisianesque', il quitte la capitale pour vivre près de Lyon avec sa femme. Avant de fuir Paris, il rend visite à Cendrars, *"le grand homme libre"*, qui le reçoit malgré sa maladie. Plus tard il estimera que cette rencontre a décidé de la suite de sa destinée : *" Une voix n'a cessé de murmurer à ma cervelle rebelle : écris ! "*. Il travaille dans une radio et n'écrit rien pendant cinq ans, pour arriver à la conclusion qu'il doit relater ce qu'il a vécu. Il entame alors *"Septentrion"* dont la rédaction lui prendra cinq nouvelles années. Dès sa parution en 63, l'ouvrage est interdit à la vente (il ne peut figurer en vitrine) puis, trois jours après, le Ministère de l'Intérieur l'interdit totalement (il ne peut être vendu par correspondance). Plus tard, Calaferte réalisera que cette censure, attribuée trop vite à certains passages jugés "contraires aux bonnes moeurs", est en réalité liée au contenu social de l'ouvrage, considéré comme subversif dans les milieux administratifs. Ce qui le choquera plus dans cette histoire, c'est moins la censure officielle que l'autocensure des journalistes qui, à l'exception d'un seul (R. Kanters), n'ont pas écrit un mot sur le livre alors qu'ils l'avaient lu. La future réédition le démontrerait (ou le démontrera ?). Véritable liquidation de ses débuts à Paris, ce récit narre l'itinéraire d'un vagabond qui croise des femmes, se fait entretenir, s'invite chez des amis. Une sorte de *"SDF"* avant l'heure, à une époque où le chômeur n'était pas encore une victime mais un homme debout refusant l'aliénation du salariat, s'efforçant de vivre libre. Vers la fin de sa vie, Calaferte a quelque peu rejeté "Septentrion" pour son lyrisme, ce refus du réel, *" cette superposition du rêve sur le rêve avec une espèce d'absence indispensable de contrôle "*. Mais il admettait aussi que ce livre l'avait sauvé du suicide. *"J'écris pour ne pas me tuer"*, disait-il (1).

Aujourd'hui, "Septentrion" n'a rien perdu de sa force. Bien au contraire. Le silence qui a accompagné sa réédition a d'abord surpris Calaferte. Il a finalement trouvé cela rassurant car ce refus d'en parler prouvait à ses yeux que le livre avait *" conservé sa vitalité et toute sa substance "*. Dans une société où le travail devenu rare, provoque une névrose collective, cet ouvrage insuffle l'énergie nécessaire pour refuser de suivre le troupeau et trouver ailleurs un sens à la vie.

Outre la censure, un autre *malentendu* jalonne le parcours de Louis Calaferte : l'incompréhension des lectrices. Marqué à vie par ses expériences brutales de la sexualité à treize ans, sous l'Occupation, avec des ouvrières d'usine (*"un substitut de bordel"*, disait-il), il plaçait dans le triangle de ses obsessions Dieu, l'art et la femme. Suite au mouvement féministe, il espérait lire des textes où les femmes exprimeraient ce qu'elles ressentent intérieurement. Une maison d'édition fondée par elles, lui fit croire que... Las, il se ruina en livres des "Editions des femmes" et estima qu'ils auraient aussi bien pu être écrits par des hommes. Il constata l'absence d'une pratique littéraire féminine, dépit qu'il traduisit par un aphorisme cinglant : *"Entre une femme et un stylo, je choisis ce qui peut écrire"* (Fac-similé). Ce que les femmes ne voulaient pas dire - par pudeur ou autocensure - il se chargera de le transcrire en se basant sur ses expériences, dont la fréquentation des prostituées. Il justifiait sa démarche en disant : *"l'obscénité fait partie de la femme"*, ou encore *"il n'y a pas de Miller féminin !"*. Ce furent les "Episodes de la vie des mantes religieuses", un ouvrage qui lui valut de violentes lettres de lectrices outrées qu'on puisse ainsi les montrer dans leurs paroles les moins contrôlées. (*Dans un pays où les lecteurs sont de plus en plus des lectrices, il n'est pas très étonnant que Calaferte ait eu du mal à rencontrer son public. Ni que Duras ou Alexandre Jardin aient autant de succès...*)

Ces malentendus lui ont peu à peu construit une réputation d'écrivain sulfureux, excessif, misanthrope voire misogyne ; une sorte d'équivalent littéraire d'un Léo Ferré, ressemblance renforcée par son anarchisme revendiqué, mais avec une nuance de taille : son mysticisme. Calaferte semble en permanence tiraillé entre le charnel et le spirituel : *"Il y a deux manières d'atteindre des fragments d'universalité : l'émoi sexuel et l'émoi mystique... A nous, pauvres pesanteurs, il est donné de pouvoir s'échapper soit par la prière, soit par le sexe"*. Une dualité qui se retrouve dans son tempérament, partagé entre le goût de la réflexion, de l'étude, de la connaissance et le besoin d'exploser, de provoquer, de se sentir extrêmement libre. Dans un entretien accordé aux "Inrockuptibles" (octobre 1992), il révèle également les raisons de son indignation : *"Ma vraie révolte vient du contact avec le social, du monde de l'usine de l'époque...*



P. Hanois







On vous apprend à être un sujet social dès que vous avez trois ans et demi. Je suis opposé au 'fait social tel qu'il est constitué'. La vie entière de Calaferte porte la marque du refus, du contact avec la société. Une obstination dont il a payé un lourd tribut en vivant de façon fort modeste, ce qu'il appelait "la noblesse de la pauvreté". Il avait fait ce choix en connaissance de cause, comme il s'en est expliqué dans ses entretiens avec P. Amine : *"Notre société fait peser une espèce d'interdit, c'est très subtil, de pression économique sur l'artiste. Les plus forts résistent et les plus faibles dérivent. Il y a une opposition fondamentale de tous les pouvoirs vis à vis de l'acte créateur"*. Cette attitude radicale lui a permis de mener à bien une œuvre très diverse dans les thèmes comme dans les formes, allant de la signification des rêves (*"La vie parallèle"*) à des réflexions historiques et politiques (*"Droit de cité"*). Le journal était la forme qu'il affectionnait le plus chez les autres (Amiel, Léautaud, Flaubert, Kafka, etc.), parce qu'elle exige la plus grande sincérité. Cet exercice est le résultat d'un "mouvement vertical d'écriture", un forage de l'auteur en lui-même alors que la fiction résulte d'une projection horizontale. Pour Calaferte, *"tout livre qui n'est pas un viol n'a pas lieu d'être. Il faut se violer soi-même."*

•

Dans ses Carnets, Louis Calaferte évoque souvent ses lectures des 'classiques' et les jugements peu conformistes qu'il formule font de lui un passeur. Le lecteur évite ainsi de longs détours. Calaferte règle ainsi son compte à la sainte trinité Hugo-Balzac-Zola dont la fonction scolaire semble être de dégoûter la jeunesse de la littérature. Ses carnets donnent plutôt envie de (re)lire Gide, Arno Schmidt ou Simone Weil (la'*vierge rouge*', pas le ministre !). Ce rôle de médiateur va plus loin. Comme Henri Miller, Calaferte affirmait que ses écrits lui étaient dictés par une force inconnue, quasi-divine. Il se contentait presque d'attendre que cette force supérieure se manifeste pour se mettre à sa table et ouvrir le robinet. *"Je suis quoi ? Un intermédiaire et c'est tout. Je publierais volontiers de façon anonyme, sans nom, sans rien..."*

Après "Septentrion", il n'a plus écrit de roman. Il voyait en cette forme une survivance du XIX[e] siècle inadaptée à notre époque. Il expérimente des choses neuves comme les fragments. Il publie également de très brefs récits, tel "Promenade dans un

parc". Ecrits dans une langue proche de la perfection, ces récits d'une page ou deux plongent le lecteur dans un monde absurde, terrifiant, où le narrateur semble réduit à l'état d'insecte. A côté, les thrillers préfabriqués font à peine figure de gentilles bluettes. Ces paraboles universelles rapprochent Calaferte de Kafka, écrivain qu'il plaçait très haut dans son panthéon personnel, aux côtés de Céline, Joyce, Proust ou Miller.

Dans ses derniers entretiens radiophoniques, Calaferte ne cessait de déplorer que des industriels aient fait de la littérature un divertissement et du livre un moyen d'échapper au réel, comparable en cela aux images ou à certains produits sonores (encore appelés "musique"), tous ces auxiliaires de la pharmacie actuelle dont seul leur non-remboursement les distingue des tranquillisants et autres somnifères, alors qu'ils peuvent à forte dose produire les mêmes effets néfastes et transformer le cerveau de leurs victimes en éponge. Pour Calaferte, au contraire, un livre a pour fonction de dire le réel, au besoin contre l'état des choses ; un acte de résistance en somme, faisant de l'écrivain le dernier rempart de liberté quand les contre-pouvoirs institués ne sont là que pour faire illusion. Le livre reste "*le meilleur de ce qu'un homme peut donner de lui-même*". A sa sortie, "C'est la guerre" a été partiellement incompris. Il ne s'agissait pas tant de montrer l'Occupation vue par les yeux d'un jeune garçon que du possible retour d'une telle situation ; une dénonciation de ce qu'il appelait les "forces noires", qui se tiennent prêtes, dans l'ombre, à ressurgir à la première occasion. Calaferte appelait à la vigilance ceux qui n'ont pas connu ces heures sombres de notre Histoire. Dans "Droit de Cité", Calaferte dresse l'inventaire des impasses de nos sociétés modernes, épinglant leur "degré de décomposition", leur "dévaluation qualitative", leur "terrifiant vide spirituel", leur "mythe de l'utilité sociale de l'individu" et traite du "seul grave problème de notre fin de siècle : la massification", c'est-à-dire "la pesanteur du nombre". Observant la souffrance de la jeunesse occidentale "de ne voir surgir nulle force nouvelle qui répondrait à ses aspirations", l'auteur estime que "le siècle à venir sera celui du refus ou il ne sera qu'espace carcéral". Devant le constat d'un monde "réduit aux seules proportions de l'échange grouillant du bas commerce", il formule le rêve "d'une société se pensant elle-même". Il croyait dans le pouvoir de l'écrit de changer les choses.



Son premier ouvrage posthume s'inscrit dans cette visée : "*L'homme vivant*" est "le bréviaire de la révolution tranquille : on dit non, c'est tout. On ne fait rien... C'est l'arme du refus" (L'aventure intérieure). Principalement consacré au fait religieux et au rôle néfaste des églises, cet ouvrage comporte également, quelques réflexions sur des questions sociales très actuelles qui voient Calaferte rejoindre la pensée d'un André Gorz : "*Voler son temps à un homme est un crime. Il faut dès à présent envisager un homme dont le temps ne sera plus absorbé par des tâches uniquement nourricières... Un homme disposant de son temps pour connaître et apprendre. Un homme de nouveau soucieux de son âme, au lieu de ne l'être que de sa sécurité pécuniaire. C'est le passage de l'esclavage industriel à la conscience individuelle. Cette évidence de l'Histoire est dès aujourd'hui prévisible.*"

Bien que disparu (en mai 1994), Calaferte continue de déranger. Comme Céline, il fait partie des auteurs que la mort même ne peut rendre respectable. En témoigne le refus tenace des chaînes télé de diffuser un film que lui a consacré Jean-Pierre Pauty. Ce n'est pas une question d'audience : il est des horaires où cela importe peu. Simplement, ce document intitulé "*Calaferte, un îlot de résistance*", pourrait refiler des idées à quelques insomniaques zappant au hasard, et leur transmettre l'envie de poser des bombes ; en un mot redonner vie à quelques morts-vivants qui s'ignorent.

Aujourd'hui on peut tout dire, on peut tout écrire mais on ne peut pas encore tout montrer. En attendant - on peut rêver - que la série "Un siècle d'écrivains" répare cet oubli, laissons à Pierre Drachline le soin de conclure : "*la lecture de Louis Calaferte se passe des béquilles du commentaire. Lisez-le et passez le témoin afin que l'incendie se propage*".

1) "Septentrion" s'inscrit dans une filiation précise, celle du "Voyage..." de Céline et des "Tropiques" de Milles; cette veine du lyrisme noir qui trouve son origine dans le refus du monde. Ces ouvrages initiatiques procèdent par une liquidation - véridique ou fantasmée - du passé de l'auteur.

Bibliographie sélective de Louis Calaferte

- *Fragments de la vie oppressive* (Le Serpent à plumes, n°2).
- *Septentrion, La mécanique des femmes, Droit de cité* (Poche Folio)
- *C'est la guerre, L'homme vivant* (L'Arpenteur, Gallimard)
- *Promenade dans un parc, Episodes de la vie des mantes religieuses, La vie parallèle* (Denoël)
- *Requiem des innocents, Partage des vivants, Fac-similé* (Julliard)
- *Cinq volumes de Carnets* (Denoël et l'Arpenteur)
- *Monologue, Rapports* (*Carnets VI*) (l'Arpenteur, Gallimard)
- *Théâtre complet* (*Pièces baroques III*) (éd. Hesse)
- Entretiens • *Une vie, une déflagration* avec P.Amine (Denoël)
  • *L'aventure intérieure* avec J.-P. Pauty (Julliard)

ARTICLE

Je hais la publicité

de Frédéric Vianlatte

Je hais la publicité. Pas tant celle qui interrompt la dix-huitième rediffusion de la Grande Vadrouille ou qui vient briser le suspens insoutenable du trois mille six cent vingt cinquième épisode des infâmes «Feux de l'amour». Non plus celle qui transforme des pâtes dégueulasses en diamants de grande valeur, métamorphose un vulgaire papier chiotte en héros de Tex Avery ou dévoile fugitivement un petit cul bien ferme. A la limite, je pourrais même l'apprécier, si j'avais la télé bien sûr...

Par contre, je hais cette publicité qui s'échappe de sa prison cathodique pour venir infester l'espace social. Impossible d'échapper à cette moisissure. Elle s'affiche à l'arrière des autobus, se prélasse sur les murs, s'étire sur les pare-soleil, s'incruste dans les tee-shirt et dans les coquilles d'œuf (1), s'arroge le droit de nous narguer du haut de building hideux, se reproduit à une vitesse folle autour des stades, pullule au fond des trous des terrains de golf et s'amuse à nous voir pisser. Oui, Monsieur, on n'arrête pas le progrès ! Une agence aux USA propose à ses clients d'étaler leurs messages publicitaires juste au dessus des urinoirs. Pisser devant un tampax ! Rien que l'idée me fait vomir ! Il est vrai que, depuis que j'ai perdu l'habitude de manger des saloperies mal décongelées devant les cadavres parfaitement tiédis et saignant à point du J.T., j'ai l'estomac qui s'est sensiblement fragilisé...

Je hais d'autant plus la publicité qu'elle s'attaque sans ménagement à l'espèce la plus fragile qui soit : l'enfant. D'une part, elle pourrit la vie de centaines de gamins que leurs parents prostituent pour «mettre en valeur» des produits qui sont à l'usage exclusif d'adultes assez cons et assez riches (2) pour vouloir les acquérir : saucisses sous cellophane, voiture sans pédales, lessive avec phosphate, etc. D'autre part, et c'est beaucoup plus grave, elle vient les empoisonner jusque sur les bancs de l'école. C'est ainsi que sous le prétexte, fort louable, de sensibiliser les jeunes à l'importance du petit déjeuner dans l'alimentation quotidienne, l'Education Nationale a autorisé la firme Nestlé - une experte en matière de nutrition infantile (?) - à distribuer des boissons chocolatées à 500 000 jeunes des écoles publiques de six départements de l'Ouest (3). Pauvres de nous ! Après avoir donné naissance à Le Pen et De Villiers, voilà que notre région s'apprête à fabriquer 500 000 petits buveurs de Nesquik ! Ce sont les producteurs de café qui vont être contents !

Attention, tout cela n'est qu'un début ! Quitte à faire financer l'école par des ressources non gouvernementales, pourquoi ne pas demander à, je ne sais pas moi... Microsoft de financer les leçons de grammaire française, au Front National de dispenser les cours d'instruction civique (réduit à deux principes fondamentaux : première leçon, « de l'art de reconnaître les bons français des chiens d'étrangers » ; deuxième leçon, comment jeter les chiens par dessus les ponts sans se faire mordre »), à Exxon de payer des séances de sensibilisation à l'écologie, à Union Cartbridge de prendre en charge les expériences chimiques (dans le cadre, bien entendu, d'un accord de coopération avec l'Inde), au Vatican d'élaborer les programmes d'éducation sexuelle et au GIA d'assurer les séances d'initiation au secourisme ! Et puis, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Allons au bout de cette logique libérale, plutôt que tenter une énième réforme de cette très vieille et trop coûteuse institution que l'on nomme «Education Nationale», pourquoi ne pas commanditer un sondage qui poserait la question suivante à nos petits anges : dans l'idéal, préférerais-tu aller à l'école ou regarder des programmes éducatifs à la télé ? Sur la foi des résultats de la SOFTFESSE, supprimons les instituteurs et confions la direction des programmes de la Cinquième à J. Séguéla ! A côté de cette télévision scolaire révolutionnaire, même les programmes de TF1 paraîtraient intelligents ! Obliger mes gosses à regarder TF1 : plutôt crever ! Tout compte fait, je ne hais pas la pub, je l'exècre...



1) Pour l'instant, cette mode reste confinée au Royaume-Uni, mais gageons qu'un publicitaire "inventif" importera bientôt cette idée "géniale" sur le vieux continent...

2) Notons que si la première espèce est toujours aussi nombreuse (nous sommes tous le con de quelqu'un), la seconde est en voie de disparition très rapide. Et si tous les cons donnaient un franc pour les pauvres, ne pourrait-on pas inverser la tendance.

3) Calvados, Manche, Mayenne, Loire-Atlantique, Maine et Loire, Vendée.

"Un homme fini"



"Papini a été mon ennemi le plus terrible et mon ami le plus généreux. En le lisant, j'ai connu la torture et la volupté. Je me suis retrouvé moi-même. Une lumière inattendue est descendue dans les profondeurs de mon âme."

("Le roman d'un adolescent myope", Editions Actes Sud, 1992.)

Le testament sublime de **Giovanni Papini**

de Jean-Claude Leroy

Jorge Luis Borges avait une grande admiration pour l'écrivain Giovanni Papini. Sans doute, comme pour Léon Bloy, trouvait-il ses idées souvent extravagantes ou absurdes, mais il goûtait fort son talent de prosateur et sa bouillonnante imagination. Une autre figure intellectuelle de ce siècle : Mircea Eliade, vouait à l'auteur de "*Un uomo finito*" ("*Un homme fini*") une reconnaissance particulière. A la lecture de ce livre-confession d'une intensité extrême, il s'était reconnu dans le jeune Papini, monstre juvénile, gourmand de savoir et d'éclat (1). Mircea Eliade apprit l'italien dans le but premier d'aborder les ouvrages de Papini non traduit en langue roumaine, et en 1927, dans sa vingtième année, lors d'un voyage organisé par son lycée, il se rendit à Florence, et plus précisément chez G.Papini, au numéro 3 de la via G.B.Vico (2).

G. Papini naquit à Florence en 1881. Il dit lui-même qu'il n'a pas eu d'enfance. Seulement lorsque vient l'âge des premières lectures, il apprend ce qu'il en est de la vie, de ses joies, de ses peines, de sa folie. Alors il dévore tout ce qui ressemble à du caractère et traîne à portée de sa cervelle curieuse. Le glouton pratique d'abord sur la maigre bibliothèque paternelle, puis ailleurs. Parmi ses premiers émois de liseur il se souviendra plus tard qu'il y avait "*Les mémoires de Garibaldi*", "*L'hymne à Satan*" de Carducci et "*L'éloge de la folie*" d'Erasme à qui il dut "*la conviction profonde que les hommes sont des canailles quand ils ne sont pas des imbéciles*".

A 13 ans, il tente sa chance à la bibliothèque publique de Florence riche d'un million de volumes, mais il a beau tricher sur son âge il n'obtient pas l'accès aux livres. C'est un an plus tard que son air sérieux lui permet enfin la consultation d'un premier ouvrage : un essai sur Darwin. L'avidité intellectuelle du jeune Papini paraît sans bornes, et la passion qu'il met à s'approprier le monde est telle qu'il peut s'éprendre tour à tour des conceptions les plus diverses, s'identifiant aussi totalement à un philosophe du pour qu'à un philosophe du contre. En même temps, il élabore naïvement sa propre vision des choses, dont on pourrait dire qu'elle tient à la fois de l'extrémisme et de la surenchère. Par exemple, sous l'influence de Schopenhauer, mais aussi *contre* Schopenhauer, et afin de le *dépasser*, il échafaude une philosophie pessimiste à souhait. Pour tout dire : sa grande idée est le suicide universel ! Et il précise que ce n'est pas pour rire mais que simplement, il ne voit pas d'autre issue.

Sa folie n'est pas de savoir, mais de *savoir tout*. De là une prédilection pour les encyclopédies, qui rassemblent judicieusement toutes les connaissances. Ils les découvrent, les éprouvent, les épuisent. Bientôt, il voit de chacune les limites et constate que l'encyclopédie idéale, universelle, n'existe pas. Qu'importe, il la rédigera, lui, Giovanni Papini ! Ainsi, à 15 ans, il entreprend, seul, d'écrire la plus grande des encyclopédies, celle où tous les livres de tous les domaines se jetteront comme les fleuves dans l'océan unique. Il lui faut donc étudier toutes les langues de culture, lire tous les dictionnaires, tous les précis scientifiques, tous les romans, toutes les exégèses... Et comme il se refuse à ce que l'ouvrage soit une simple compilation, chaque sujet, chaque article devra être éclairé des conclusions les plus à jour et dominer toutes les gloses auparavant écrites.

Calé derrière ses épaisses lunettes, l'adolescent se tourne irrésistiblement vers tous les mots commençant par la lettre *a* "*comme vers le visage d'un ami*". Il recopie les premiers mots allemands, qu'ouvre un *Aa*, étudie la bible pour Abigaïl et Abacuc, lit les commentateurs de Dante afin de ne plus rien ignorer de l'incendiaire Bocca degli Abati... On peut s'y attendre, sa fougue, toute vaillante qu'elle est, en vient quand même à se fatiguer. Au bout de quelques mois, à l'issue d'un très long article consacré au héros Achille - et comme il se laissait humilier par plusieurs mots grecs qu'il ne comprenait pas - le jeune savant entrevoit que son ambition est sans doute exagérée. Alors, plutôt que de projeter une encyclopédie universelle, il se contentera d'être l'auteur d'une modeste histoire universelle de tous les temps et de toutes les races. "*Je ne voulais pas tomber dans la spécialisation (...) il me fallait l'énorme, le grandiose, la totalité des choses, l'ampleur des temps, la procession des siècles et des hommes.*"

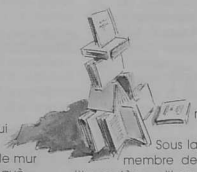


Aussitôt il s'attelle à un résumé de l'histoire d'Egypte jusqu'aux alexandrins, et passe à la Chine. Puis, il songe qu'une histoire universelle doit partir de l'origine, et il lui faut donc emprunter à l'astronomie, à la géologie, à l'anthropologie, autant de matières passionnantes. Il se retrouve bientôt, par mégarde, dans la littérature comparée, recopie ensuite la Genèse (en hébreu) et en rédige un commentaire, achoppant dès le premier verset sur d'inquiétantes difficultés. Non qu'il manque d'une opinion précise et personnelle, loin de là, mais surtout il craint de ne pas convertir à coup sûr des lecteurs qu'il voudrait aussi persuadés que lui de la valeur de sa théorie. D'ailleurs, après le 4ème verset, il est dégoûté de l'exégèse, et s'écroule enfin sous la lourdeur d'un projet encore titanesque... Il élabore plutôt le plan d'un grand ouvrage entièrement dirigé contre la foi, en rédige déjà quelques fragments...

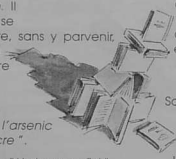
D'échecs en échecs, l'impétueux Papini prend la mesure du possible. Il croise quelques êtres de chair, des jeunes gens amoureux de littérature qu'il transforme en disciples. Ensemble, ils rêvent de fonder un journal "*véhément, incandescent*" qui s'appelerait "*La flamme*" et n'accueillerait que les chefs-d'œuvres, "*les manuscrits médiocres et les livres idiots seraient brûlés toutes les semaines sur une place, en feu de joie*". Avec d'autres rencontres, il envisage un journal de "*haute philosophie et de bataille transcendantale*". Finalement, à vingt-deux ans, Giovanni Papini parvient à créer "*Leonardo*", un journal paganiste et individualiste dont la bannière est la foi dans l'intelligence, dans la poésie, dans l'art. Tous les dix jours un numéro est mis en vente, c'est un 8 pages où il est question de tout. Les étudiants florentins le lisent,il plaît, et il déplaît. L'aventure se prolonge deux années pareillement, durant lesquelles s'accroît l'audience d'un journal qui s'enrichit de nouveaux collaborateurs (3). Puis, les parutions s'espaçant, le journal devient revue, une revue qui s'étiole peu à peu. Papini délaissant ce travail pour mieux s'éparpiller en de multiples projets. Après cinq autres années, il décide de "*tuer*" sa créature. Il publie le dernier numéro de "*Leonardo*". Un numéro "*triste, douloureux et désolé comme la bière d'un amant assassiné*". Mais très vite, avec son ami Prezzolini, il fonde une autre revue : "*La voce*", qui va rassembler toute l'avant-garde italienne. Il publie plusieurs essais-bourrasques, dont le fameux "*Crépuscule des philosophes*" où il taille en pièce les grandes figures de la pensée moderne : "*Nous voulons rejeter les manteaux de la religion, les vestons de la philosophie, les chemises des préjugés, les cravates nœuds-coulants de l'idéal, les chaussures de la logique et les caleçons de la morale*".

Une semblable activité demande un enthousiasme sans cesse réconforté, lequel s'appuie sur un capi-

tal de certitudes. Ce capital impressionnant s'épuise, et Papini est tourmenté. Lui qui refusait le talent afin d'embrasser mieux le génie, il est pris de vertiges en contemplant le mur de la réalité. Il crie dans le vide, appelle à l'avènement de l'homme-Dieu. La philosophie le comble et le désole. Avec elle il escalade des montagnes, avec elle il les redescend. Il rêve d'une épitaphe : "*Ici est enterré un homme qui n'a pu devenir Dieu.*"



Alors Giovanni Papini s'accuse de s'être laissé vaincre par l'ennui, d'avoir mangé jusqu'à ne plus pouvoir travailler, d'avoir été bienheureux. Il reconnaît qu'il a voulu être *tout* et qu'il n'est *rien*. Il souffre, se dénonce, se rachète, se dénonce à nouveau, veut encore, sans y parvenir, croire en lui-même alors qu'il semble avoir entrepris son propre anéantissement, en avalant le monde. "*Et je suis tellement abject qu'il ne me vient même pas une fois l'idée de mettre de l'arsenic dans mon thé blond, affadi de sucre*".

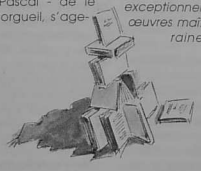


Quand il achève la rédaction de "*Un homme fini*", Giovanni Papini a trente ans. Pour une nature aussi impavide on ne devine pas aisément quelle sera l'issue. Mais dans un livre publié après sa mort il explique sa "*Seconde naissance*" (4). Celle qui l'a conduit à l'acceptation, à la religion, à Dieu. Son amour de la campagne toscane a rattrapé sa passion pour le tragique et la destruction. Les deux beaux yeux d'une femme fervente qu'il épouse finissent - après ses lectures des mystiques, des modernistes et de Pascal - de le mener à Dieu. Il rend les armes de l'orgueil, s'agenouille et prie.

Papini écrit alors une "*Histoire du Christ*" qui le rend célèbre dans le monde entier. Il participe au Mercure de France, rédige de nombreux livres de toutes sortes : biographie, essais, nouvelles... Sous la dictature fasciste, il est nommé membre de l'académie italienne, et à ce titre protège - dit-on - nombre d'institutions culturelles. Après la guerre, il publie "*Le diable*" qui lui attire les foudres de l'Eglise, car Papini - bien que rentré dans le rang - a gardé son indépendance d'esprit et commet encore, çà et là, des outrances. Il explique, par exemple, que si Satan demande au Christ de changer les pierres en pains, il le fait sans doute dans le but de libérer les hommes de leur labeur, et qu'il serait donc un libérateur des fils d'Adam, un ami de l'homme... Giovanni Papini reste jusqu'à la fin un atypique, capable du meilleur et du pire. L'époque semble lui échapper, il vieillit. Pourtant sa curiosité s'exerce toujours envers ses contemporains, ainsi il fait part de son admiration pour les livres de Jean Genet (5).

Sa santé, surtout, le trahit... Dans un chapitre d'"*Un homme fini*" intitulé "*Lentissimo*" on peut lire : "*Si je ne meurs pas aveugle, je mourrai paralytique*". Sa prédilection se révèle exacte, c'est paralysé et aveugle qu'il va vivre ses dernières années terrestres, dictant ses ultimes ouvrages qui paraîtront à titre posthume. Il meurt le 8 juillet 1956...

Si aujourd'hui l'œuvre du prolixe écrivain est passée dans l'oubli, il est au moins un livre qui devrait continuer d'atteindre des lecteurs éveillés. Comme Mircea Eliade, ces lecteurs aborderont dans *Un homme fini* "*un témoignage spirituel d'une qualité exceptionnelle, unique en son genre, et l'une des œuvres maîtresses de la littérature contemporaine* (6)."



"UN HOMME FINI",
le testament sublime de Giovanni Papini
(Librairie académique Perrin, 1923,
traduit par Henry R. Chazel)

L'avènement de René Char

de Dominique Sineux



"Celui qui chante ne prétend pas que ses cavatines soient une chose inconnue ; au contraire, il se loue de ce que les pensées hautaines et méchantes de son héros soient dans tous les hommes".

LAUTRÉAMONT, LES CHANTS DE MALDOROR, CHANT I.

Ceci est une histoire vraie. Elle paraît pourtant si incroyable que je ne peux m'empêcher de m'entourer de quelques précautions avant d'en livrer la teneur à mes lecteurs. Je précise d'emblée, afin d'éviter la persistance d'un sentiment ironique, sentiment que je tiens pour trop répandu aujourd'hui, combien est grande mon admiration pour l'œuvre et la personne de René Char. Mes facultés de raisonnement en vacillent d'autant ; si j'avais eu moins de considération pour la personne en question, après tout... Mais au moment même où j'entreprends de narrer cette étrange affaire je tressaille encore et mon cœur se partage confusément entre la compassion, l'effroi et l'apaisement.

Si vous vous êtes promenés dans le marché de l'Isle-sur-Sorgue, petite ville du Vaucluse, vous avez pu remarquer depuis quelques années un colosse musicien qui arpente les rues à pas solennels et paraît choisir ces heures privilégiées du marché pour cet exercice singulier autant qu'ostentatoire. Musicien est un bien grand mot. Disons tout de suite que l'homme arbore sur le ventre un magnétophone fixé à la bandoulière énorme d'un tambour du genre caisse claire qu'il martèle nonchalamment d'un rythme invariable cependant que le magnétophone diffuse, à l'aide d'un porte-voix accroché dans le dos, des airs militaires et autres succès de fanfares. Ajoutez à cela des grosses lunettes aux verres fumés, une casquette comme celle que l'on attribue au Père Bugeaud, un petit chien blanc plus docile que celui du Saint-Augustin de Carpaccio, et vous aurez un portrait à peu près conforme de notre personnage.

La scène se répétait ainsi ce matin d'avril. La foule s'écartait légèrement sur le passage de l'homme-orchestre, formant comme des poches de respect, des trouées de considération. L'habitude de croiser ce dompteur sans fauve n'avait pas émoussé la considération dans laquelle il semblait tenu.

A y regarder de plus près, ce bel ordonnancement semblait obéir à une loi implacable et quelque peu surnaturelle. Le sourire édenté et appliqué ne faisait illusion qu'un moment. Il y avait de la rage chez cet homme-là, je le sus aussitôt. Que pas un instant il ne demandât de l'argent, ne fut pas la seule raison qui me fit songer que je n'étais pas en présence d'un clochard ordinaire. Je le suivis longtemps, l'esprit en proie à un soupçon dévorant.

Dans l'air gansé de lumière de ce dimanche matin, alors que les platanes protubérants ignoraient encore le miracle qui allait sourdre en eux, le musicien avançait à petits pas sûrs. Le haut-parleur, énorme, suspendu dans son dos formait comme un sillage bruissant que les hirondelles prolongeaient d'arabesques affolées. La Sorgue, une des plus jolies rivières qu'il m'ait été donnée de contempler s'enfonçait entre ponts et moulins sans que le vacarme de la fanfare parût troubler le moins du monde son cours nonchalant.

Une vieille femme que j'interrogeais me raconta que le grognard hirsute, rescapé d'on ne savait quelle Grande Armée, était apparu depuis quelques mois dans les rues de la ville. On ne l'avait jamais vu auparavant.

Je suivais toujours le cortège-à-un-seul. Il s'arêta bientôt devant les tables d'un banquet qu'on avait dressées à l'ombre, le long de la rivière. Je restais à distance. Le curé était de la fête, il offrit un verre de vin, puis deux, au passant qui resta planté en bout de table, semblant

humer avec une étrange acuité non son vin, mais les convives. Cela dura si longtemps qu'un peu plus on lui aurait soufflé à l'oreille : "ils n'ont plus de vin..." Mais de vin, il en but plus qu'il n'en remplit de jarres. Pui s'il repartit avec la même application dans la démarche.

Je revins plusieurs dimanches de suite. La constance avec laquelle il hantait les lieux relevait à n'en pas douter du calcul. Combien de cosaques avait-il éventrés, ce grognard impénitent ? Sa tenue - ne parlons pas de déguisement, simple attribut de ceux qui n'osent pas : l'homme au tambour ne nous jouait pas un carnaval - n'avait pas varié d'un détail. Je le vis un jour se retourner au passage du romancier François Nourissier, habitué des lieux. Pas un instant il ne cessa de battre son tambour... Tout se passait comme s'il avait délégué sa voix à cet instrument devenu un organe de son corps, une excroissance maligne et malicieuse.

J'avais fini par le surnommer le zouave du pont de la Sorgue et je me demandais bien de quelles Dardanelles enflammées il pouvait bien nous arriver. Je ne pouvais détacher mes pensées de cette rencontre ; encore un peu et j'allais faire partie du cortège. Pourtant l'observation de cet individu pouvait en somme se ramener à peu de choses et ne portait objectivement guère à conséquence ; mais, ma main tremble en écrivant ceci, pourquoi, grands-dieux, ai-je eu dès les premiers instants la certitude d'avoir reconnu, il me faut bien le dire maintenant, René Char ? Après avoir rassemblé tous ces éléments, la sombre certitude ne m'a pas quitté.



Je vais tenter de préciser quelques faits pour le jugement de mon lecteur. Dans l'année qui précéda le mois de janvier mille-neuf cent quatre vingt huit, date officielle de la "disparition" de René Char, les quelques visiteurs admis à pénétrer dans la petite maison du grand poète, maison sise aux abords de l'Isle-sur-Sorgue, avaient déjà remarqué le mélange de désespoir et de hargne, le ton rogue avec lequel il parlait de "revanche à prendre" sans que l'on pût d'aucune façon attribuer de pareils ressentiments à l'âge, sa lucidité étant restée totale jusqu'au bout. Jean Pénard témoigne bien de ceci dans le livre de souvenirs "Rencontres avec René Char" qu'il a fait paraître chez Corti. Une amie eut le privilège d'assister à quelques-unes de ces rencontres et m'a rapporté quelle fut la clairvoyance du poète jusqu'à ses derniers jours. Peut-être la pensée d'avoir une œuvre derrière soi (le volume de la Pléiade était achevé depuis peu) aiguisait-elle alors ce dépit ? La même confidente m'a raconté qu'au cours d'une longue conversation l'évocation du nom de Mallarmé avait provoqué chez l'auteur de "Fureur et Mystère" une sorte de rage froide ou ce qu'elle avait interprété comme telle. Nous savons par ailleurs combien avaient pu être pénibles et humiliantes les volte-face de la municipalité de l'Isle-sur-Sorgue au sujet du Musée René Char sans qu'assurément aucune vanité n'entrât en jeu. Faudrait-il toujours que ces édiles parlent argent ! Char déclarait volontiers que ce qu'il aimait à l'Isle-sur-Sorgue, c'était la Sorgue.

On se prend un instant à imaginer la délectation avec laquelle le poète décida d'affronter le regard des passants du marché, l'œil des survivants du dimanche matin. Je venais, je crois, d'assister au châtiment des habitants de la ville : ils n'avaient pas voulu du poète, ils auraient pour toujours son double incongru. Comme au bas de la cité on peut assister au partage des eaux de la Sorgue qui rafraîchit ainsi de ses nombreux bras tous les quartiers, on pouvait maintenant contempler le partage du poète et le voir, tel Athéna, sorti tout armé d'un cadavre. Maintenant, je le crains, la marionnette avait tué le poète en elle. J'ajoute que ce que je tente de raconter ici n'est pas exactement le récit d'une métamorphose. Peut-on dire que, comme la chenille se transforme inéluctablement en papillon ou l'adolescent un matin sur le quai d'une gare, se retrouve soldat, René Char avait décidé qu'il serait cet homme ou personne ? Le témoin averti qui aurait pu suivre au jour le jour le poète entre janvier mille-neuf-cent-quatre-vingt-huit et maintenant serait à même de percer l'un des plus terribles secrets de notre histoire littéraire. Une trinité douloureuse s'était jouée à ce moment-là pour se résoudre en cet être de gloire, aboutissement en creux d'une vie de poète et ce qu'à bien des égards il m'est permis de nommer une épure saisissante. Si j'emploie le mot trinité c'est qu'il avait bien fallu dans les jours qui suivirent la mort officielle, quelque part, qu'un destin se décidât dans le cerveau et la chair d'un être intermédiaire qui n'était plus tout à fait René Char et pas encore ce troubadour obscène.

Peut-être, pour surprenant qu'il est, ce récit aidera-t-il à la compréhension des desseins qui ont présidé à de tels bouleversements ? La Sorgue demeure une énigme pour des géologues ; avant de baigner la cité, elle dissimule son amont, on ignore d'où elle surgit. Certains, fascinés, lient la beauté de ses eaux et le mystère de sa source. Je n'ai pas été le géologue autrement plus perspicace capable de remonter vers cet autre amont, celui de l'écrivain : je n'ai fait que rapporter les quelques manifestations d'un phénomène dont j'ai été le témoin occasionnel.

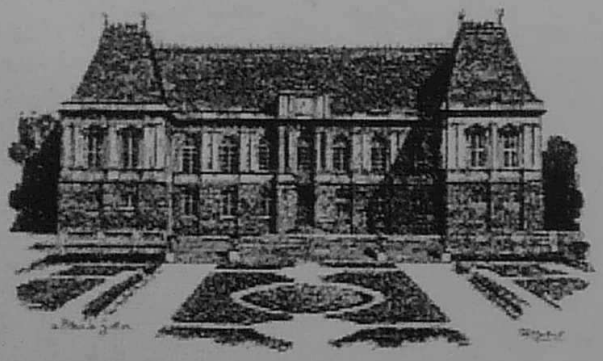
Au fond, je ne dirais que ce spectacle me parût accablant mais sans doute eût-il mieux valu, pour la destinée d'un grand poète que mon attention restât fixée sur les étalages d'olives, d'essences de lavande et de vins de pays. Une faille ne se fut pas ouverte dans notre certitude d'hommes modernes, sûrs de tenir nos grands artistes une fois ceux-ci enterrés. Au reste, si vous ne voulez pas me croire, allez-y voir vous -même.

LE FAILLER

LA VOIE DU LIVRE

LIBRAIRIE

2, place du Parlement de Bretagne
35000 Rennes - Tél. : 99 79 60 26 - Fax : 99 79 12 94



L'ESPRIT LIVRE

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE LE FAILLER
8, rue Edith Cavell - 35000 Rennes - Tél. : 99 78 10 05

FORUM
DU LIVRE

LIBRAIRIE

5 QUAI LAMARTINE 35000 RENNES
Tél : 99.79.38.93. Fax : 99.78.21.48

IMPRIMERIE
HEKLEV

Confiez-nous vos impressions

17 Avenue Chardonnet - 35000 RENNES
Tél. 02 99 36 39 79 - Fax. 02 99 63 32 43

"Le soleil sur la place une cruche se verse
L'eau de la lumière court de verre en verre"

Heather Dohollau - La terre âgée
(Éditions Folle Avoine)

La ville de Saint-Brieuc rend hommage à Heather Dohollau les 16 et 17 novembre prochain à "La Passerelle", place de la Résistance. Au menu :

Samedi 16 de 9h 30 à 12h
- **Hölderlin,** *poèmes de la folie* par Jean Lévêque
- **Rilke,** *Malte Laurids Brigge* par Jacques Dugast
- **Jouve,** *Entre poésie et mystique* par Jérôme Thélot

de 14h 30 à 16h 30
- **Yves Bonnefoy,** *Ce qui fut sans lumière* par Jean-Pierre Jossua
- **Ph. Jaccottet,** *Paysage avec figures absentes* par J.-Luc Steinmetz
- **Mandelstam et Tsvetaeva,** *Les "russes" et leurs rapports avec Rilke* par A. Markowicz.

Dimanche 17 de 14 h 30 à 16h 30
- **Victor Segalen,** *Tibet* par Marc Gontard
- **H. Dohollau,** *Lignes de vie* par Michaël Bishop

Remerciements à tous ceux et à toutes celles qui, depuis plus de trois ans, m'ont aidé, de près ou de loin, à réaliser tous ces numéros de Tempêtes Sous Un Crâne. En premier lieu, je tiens à remercier la première concernée, Valérie, ma femme, mais aussi les fidèles de la seconde heure : Arno Barthélémy, Jean-Louis Lozac'himeur, Régine Rioult, Briac Prévan, Jean-Claude Bourlès, etc... ainsi que tous les écrivains, les lecteurs et les abonnés-lecteurs de cette petite revue. A tout bientôt, peut-être...

Pascal Rougé